JEANNE QUI PLEURE

ET

JEANNE QUI RIT

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 4 avril 1860.

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie

JEANNE QUI PLEURE

ET

JEANNE QUI RIT

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

MM. DUMANOIR ET A. DE KERANIOU



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

186[illegible]



PERSONNAGES

JEANNE REY, 25 ans	Mme ROSE CHÉRI.
JEANNE VANNEAU, 27 ans	Mlle FERIGA.
MADAME REY, la mère, 60 ans	Mme LESUEUR.
LAURENCE, sa fille, 20 ans	Mlle VICTORIA.
MAURICE BOREL, chirurgien aide-major, 30 ans	MM. DESRIEUX.
BIDAUT, notaire, 40 ans	GEOFFROY.
VINCENT, vieil expéditionnaire dans l'étude de Bidaut	FRANCISQUE.
MEUNIER, vieux domestique de Mme Rey.	BLAISOT.
UN PREMIER CLERC	DOISY.
UN DEUXIÈME CLERC	LEMENIL.
UN PETIT CLERC	Mlle LAMBERT.

La scène se passe à Montluçon.

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. HEROLD, régisseur de la scène, au théâtre du Gymnase.

JEANNE QUI PLEURE

ET

JEANNE QUI RIT

ACTE PREMIER.

L'étude de maître Bidaut. — Salle à pans coupés ; porte d'entrée au fond; porte à droite et à gauche, au dernier plan. — Un poêle au milieu de l'étude ; tables à pupitre à droite et à gauche; au fond, entre la porte d'entrée et la porte à gauche, le bureau de Vincent, surmonté de casiers.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LES CLERCS DE BIDAUT et VINCENT.

(Le deuxième clerc et le petit clerc sont assis à droite, le troisième clerc à gauche. On ne voit pas Vincent, qui est assis au fond et caché par les casiers de son bureau *.)

DEUXIÈME CLERC, écrivant.

« Par-devant maître Bidaut, notaire à Montluçon...

LE PETIT CLERC, écrivant aussi.

Je vous dis qu'elle a un petit signe noir à l'épaule.

DEUXIÈME CLERC.

Allons donc!.. Quand les as-tu vues, ses épaules?.. (Écrivant. « Ont comparu... »

LE PETIT CLERC, continuant à écrire.

Hier au soir, donc... Je passais devant la sous-préfecture, au moment où l'on arrivait pour le bal... quand la petite madame Rey est descendue de voiture, sa pelisse a glissé sur son corsage, et le signe a paru.

* Premier clerc, Vincent, petit clerc, deuxième clerc.

DEUXIÈME CLERC.

A-t-il de la chance, ce gamin-là!... Et sont-elles belles, ses épaules?

LE PETIT CLERC.

Magnifiques!

VINCENT, qu'on ne voit pas.

Ses épaules peuvent être belles, mais sa conduite ne l'est pas.

DEUXIÈME CLERC, se retournant.

Qui est-ce qui a dit ça?

LE PETIT CLERC.

On demande l'auteur.

VINCENT, se levant et montrant sa tête par-dessus les casiers de son bureau.

C'est moi qui ai dit ça.

DEUXIÈME CLERC.

Ce devait être vous, père Vincent.

VINCENT.

C'est moi, et tous les honnêtes gens de la ville, tous ceux qui ont connu, aimé, honoré le colonel Rey, lorsqu'il était commandant de place ici, et qui voient sa veuve aller au bal, quand son année de deuil vient à peine d'expirer! (Il se rassied et disparaît.)

LE PETIT CLERC, se levant et allant sécher son papier au poêle.

Ah bah!... Le Code civil autorise la femme à se remarier après dix mois révolus... Article 228...

DEUXIÈME CLERC.

Et le code du monde, à danser après dix-huit mois... Article... je ne sais pas.

VINCENT, reparaissant *.

Ah! oui?... et l'épouseriez-vous, votre petite madame Rey?

DEUXIÈME CLERC.

Ma foi! non... mais j'en ferais volontiers ma maîtresse.

VINCENT.

Elle est jugée.

* Troisième clerc, petit clerc, Vincent, deuxième clerc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME VANNEAU.

MADAME VANNEAU, vêtue de noir, le voile à demi baissé.

M. Bidaut est-il chez lui? (Tous les clercs se sont levés et s'inclinent respectueusement.)

DEUXIÈME CLERC.

Il est en ville, Madame... mais il ne tardera pas à rentrer.

MADAME VANNEAU.

Le maître clerc?...

DEUXIÈME CLERC.

Il est sorti aussi... mais, si Madame veut bien attendre dans son cabinet...

MADAME VANNEAU.

J'attendrai... Je vous remercie, Messieurs. (Elle sort à droite, par la porte qu'a ouverte et que referme le deuxième clerc.)

VINCENT, qui s'était assis de nouveau, reparaissant.

Et celle-ci, Messieurs, l'épouseriez-vous?

TOUS.

Parbleu!

VINCENT.

Ah!.. Vous voyez bien que les vieux ne sont pas des radoteurs... puisque vous-mêmes, jeunes gens, faites si bien la différence entre Jeanne Rey... et Jeanne Vanneau.

LE PETIT CLERC.

Jeanne qui rit et Jeanne qui pleure.

DEUXIÈME CLERC.

C'est pourtant M. Bidaut, notre patron, qui leur a donné ce nom-là... et il leur restera.

VINCENT, entre les dents, en mettant du bois au poêle.

Oui... et celle qui pleure devrait rire, tandis que celle qui rit devrait pleurer.

LE PETIT CLERC.

Pourquoi donc?

DEUXIÈME CLERC, s'approchant du poêle.

Mais, au fait, j'y pense... vous avez connu M. Vanneau, vous, père Vincent?

VINCENT.

Oui, oui...j'ai connu Vanneau.

DEUXIÈME CLERC.

Quand vous teniez les livres chez un négociant du Havre?

VINCENT.

Justement.

LE PETIT CLERC, se rapprochant.

Qu'est-ce qu'il était donc au Havre, ce monsieur?

VINCENT.

Armateur et capitaine au long cours.

DEUXIÈME CLERC, qui s'est assis près du poêle.

Personne ici n'a jamais entendu parler de lui... Et vous vous en souvenez?

VINCENT.

Si je m'en souviens? (Otant sa calotte de velours et montrant son front.) Tenez, voilà un de mes souvenirs... et celui-là est ineffaçable.

DEUXIÈME CLERC.

Bah!... cette cicatrice?

LE PETIT CLERC.

Tiens! je croyais que vous vous étiez procuré ça en sortant de chez votre maîtresse, par la fenêtre.

VINCENT.

Hein!... Apprenez, monsieur Auguste, que je ne suis jamais sorti de chez une maîtresse par la fenêtre, n'y étant jamais entré par la porte.

DEUXIÈME CLERC.

Vous disiez donc que c'était Vanneau...

VINCENT.

Vous savez, jeunes gens, si j'aime les rassemblements, les cohues?...

LE PETIT CLERC.

Nous le savons, père Vincent... pour vous, la foule commence, quand il y a trois messieurs et un chien.

VINCENT.

Ce jour-là, on annonçait, au théâtre du Havre, une représentation tout à fait extraordinaire... On jouait deux vaudevilles, *la Dame blanche, la Tour de Nesle,* et on finissait par *Britannicus.*

LE PETIT CLERC.

Joli spectacle !

VINCENT.

Cette affiche tenta madame Vincent, qui n'en avait jamais tant vu à la fois, et elle obtint de moi une dérogation à nos habitudes... je la menai au spectacle... Dans un entr'acte, comme *la Tour de Nesle* nous avait beaucoup altérés, nous entrons au café...

LE PETIT CLERC.

Au café !... vous, père Vincent ?

DEUXIÈME CLERC.

Ce récit est plein d'invraisemblances.

VINCENT, s'animant.

A peine étions-nous attablés, qu'une querelle s'élève entre Vanneau et...

DEUXIÈME CLERC, l'interrompant.

Père Vincent, éteignez votre organe... sa veuve est là.

VINCENT, continuant, plus bas.

Entre Vanneau et un tout petit jeune homme, presque un enfant... pour une choriste du théâtre !.. Ce misérable Vanneau, marié depuis un an, avait déjà des maîtresses !...

LE PETIT CLERC.

Quelle horreur ! (A part.) Quand je serai marié... (Il se frotte les mains.)

VINCENT.

Si ç'avait été une querelle entre deux hommes, je serais bien vite rentré chez moi, en renonçant à *Britannicus*... mais voir ce Vanneau, qui avait trente ans, qui était un grand bel homme, prêt à écraser un...

LE PETIT CLERC.

Comme qui dirait moi...

VINCENT.

Oui... Ça m'exaspère... Je me précipite entre eux... et je reçois sur le front la chaise que Vanneau avait levée sur la tête du petit!... Je tombe sanglant, je pousse des cris, madame Vincent pousse des cris, les garçons me présentent quatre verres d'eau à la fois, en poussant des cris... Le colonel Rey, qui commandait le 50e régiment, en garnison au Havre, passait par là avec plusieurs officiers... me voyant évanoui et apercevant l'autre encore armé de sa chaise, il saisit mon Vanneau par l'oreille, le remet à deux soldats et le fait conduire au poste, comme un vagabond et un voleur!

LE PETIT CLERC.

Sapristi! c'était humiliant!

VINCENT.

Aussi, il me cria, de loin, que je lui payerais cela!.. qu'il me tuerait.

DEUXIÈME CLERC.

Diable!... c'était grave.

VINCENT.

Mes enfants... vous me croirez si vous voulez... je passai la nuit à remettre mes comptes au net, et le lendemain... j'avais quitté le Havre... Et voilà comment madame Vincent n'a jamais vu *Britannicus*... Elle le regrette encore.

LE PETIT CLERC*.

Brave homme, tout de même, que ce colonel Rey!

VINCENT.

Ah! celui-là, je ne pense jamais à lui sans que les larmes me viennent aux yeux... C'était un pays à moi... Je l'avais connu bien jeune, quand il était encore à Saint-Cyr, et qu'il venait passer ses vacances dans notre petite ville... et, vous savez, ceux qu'on a connus enfants, on croit les revoir toujours enfants... Quel étonnement, mon Dieu! quand, madame Vincent et moi, nous l'avons retrouvé colonel!.. et pas plus fier avec ses épaulettes à gros grains, que quand il n'en avait pas du tout!... Il me semble le voir encore, sur son beau cheval arabe, à la tête

* Deuxième clerc, Vincent, petit clerc.

de son régiment... S'il m'apercevait, moi, le père Vincent, pauvre expéditionnaire, trottant dans la boue, mon parapluie sous le bras, il venait à moi pour me serrer la main, et il me disait tout haut, devant ses soldats: « Bonjour, notaire!.. » Il m'appelait notaire, pour me faire plaisir... Il était si bon pour tout le monde!... Et s'en aller se faire tuer à trente-six ans!.. (Après un moment de silence.) Mes enfants... Rey et Vanneau sont bien morts... Eh bien, si, par un miracle, je revoyais tout à coup le colonel... je crois que j'en mourrais de joie!

LE PETIT CLERC.

Et si c'était Vanneau?

DEUXIÈME CLERC.

Vous seriez capable d'en mourir de peur!

VINCENT.

Oui!... je le dis bravement... j'en mourrais de peur!

LE PETIT CLERC.

Voyons, père Vincent, remettez-vous, et allons déjeuner.

DEUXIÈME CLERC.

Le mot est plein d'à-propos... allons déjeuner.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAURICE BOREL*.

MAURICE, au fond.

Monsieur Bidaut, le notaire, je vous prie?

DEUXIÈME CLERC.

Il ne tardera pas à rentrer, Monsieur... Si je le rencontre, je lui annoncerai?...

MAURICE.

Monsieur Maurice Borel, chirurgien aide-major.

DEUXIÈME CLERC.

Veuillez vous asseoir.

LE PETIT CLERC.

Voici un journal, Monsieur.

MAURICE.

Je vous remercie. (Vincent et les clercs sortent.)

* Vincent, Maurice, deuxième clerc, petit clerc.

SCÈNE IV.

MAURICE, puis MADAME VANNEAU.

MAURICE, assis à gauche, près de la table.

Midi... Je ne pourrai attendre longtemps ce notaire... Jeanne ne tardera pas à rentrer de l'église, où elle est allée prier... (Déposant le journal qu'il tenait.) Jeanne?... Ah! tout ce qui s'est passé depuis hier est pour moi comme un rêve!...

MADAME VANNEAU, rentrant.

Messieurs... (Le voyant.) Maurice!

MAURICE, se levant.

C'est elle!... Vous ici?...

MADAME VANNEAU.

J'étais là, dans le cabinet du premier clerc, qui ne rentre pas, et j'allais me retirer... Mais, vous, Maurice, vous connaissez donc M. Bidaut?

MAURICE.

Nullement... Un message, qui m'a été confié pour une personne de cette ville, et dont je veux charger M. Bidaut, qui est, m'a-t-on dit, son notaire; voilà ce qui m'amène... Mais laissons cela... Je vous ai à peine vue hier... Ce que vous m'avez dit, je ne le sais plus... et, aujourd'hui, quand je vous revois, je me demande encore: Est-ce bien elle?... est-ce bien vous?

MADAME VANNEAU, assise, lui prenant les mains.

Je ne doute pas, moi... C'est vous, c'est bien vous, Maurice!

MAURICE.

Mariée!...

MADAME VANNEAU.

Vous saurez tout.

MAURICE.

Veuve!...

MADAME VANNEAU.

Depuis dix-huit mois.

MAURICE.

Libre!...

MADAME VANNEAU.

Libre!... Un mot que je n'avais jamais prononcé, mon ami, et auquel votre retour seul pouvait donner un sens... Et vous, Maurice?... Car, moi-même, je ne sais plus ce que vous m'avez dit, et ces trois années de séparation m'épouvantent... La place que j'avais, là, dans ce cœur, m'a-t-elle été fidèlement gardée?

MAURICE.

La promesse que je vous avais faite, je vais la tenir.

MADAME VANNEAU.

Oui, parce que vous êtes loyal et généreux... Mais ce n'est pas à un serment que je veux vous devoir... Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas?.. autant qu'autrefois?

MAURICE.

Oui.

MADAME VANNEAU.

Vous ne me le dites pas comme autrefois.

MAURICE.

Quelle idée!

MADAME VANNEAU, l'observant.

Vos amis n'ont-ils jamais formé pour vous des projets?..

MAURICE.

Que voulez-vous dire?

MADAME VANNEAU.

Ne vous a-t-on jamais montré une gracieuse enfant, en vous demandant si vous ne seriez pas heureux qu'on vous la donnât?

MAURICE, cherchant à cacher son trouble.

Non... non.

MADAME VANNEAU, se levant.

Pardonnez-moi... Je suis défiante, parce que j'ai été malheureuse... et malheureuse par vous.

MAURICE.

Jeanne!

MADAME VANNEAU.

Non... par moi-même, par ma destinée... Car, vous, je m'en souviens et j'en suis fière, le jour même où vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous avez ajouté que je serais votre femme... Vous avez toujours été l'homme d'honneur par excellence, pour qui le devoir est la loi suprême... Mais, si je me prenais à espérer, quand j'écoutais vos paroles et lisais dans vos yeux, je retombais dans le doute en reportant mes regards sur moi-même... On avait découvert notre secret... et se pouvait-il que votre famille vous permît d'épouser la demoiselle de compagnie de votre mère?

MAURICE.

J'étais résolu à vaincre toute opposition.

MADAME VANNEAU.

Aussi, n'y eut-il pas d'opposition... Mais les familles ont, en pareil cas, des ruses infaillibles... On obtint du ministre votre promotion dans un régiment qui allait partir pour l'Afrique... On affecta de parler devant vous des dangers de la campagne qui allait s'ouvrir, des chances de mort plus terribles encore dont une épidémie menaçait l'armée... C'était un appel direct à votre honneur... Le fils aurait peut-être désobéi à sa mère; le soldat, le médecin devait obéir à son devoir... Vous êtes parti, vous m'avez quittée... et j'étais déshonorée.

MAURICE.

Vous!

MADAME VANNEAU.

Mon seul défenseur n'étant plus là, les lâches et les calomniateurs relevèrent la tête et osèrent parler haut... J'avais été votre maîtresse, disait-on, et vous étiez parti, non pour servir la France et secourir vos frères d'armes, mais pour rompre une liaison compromettante... Je tombai malade : pendant deux mois, on me crut perdue... Je voulais mourir... Pauvre, délaissée, méprisée, je n'étais bonne qu'à cela... Dieu ne le permit pas, et, après Dieu... un homme... (*Maurice la regarde, elle ajoute :*) un vieillard.

MAURICE, à demi-voix.

Ah!... un vieillard?

MADAME VANNEAU.

Il me prit en pitié, m'offrit d'opposer soixante ans d'une vie sans tache au mensonge et à la calomnie... Ce n'était pas le bonheur qu'il m'apportait, mais c'était plus encore peut-être; c'était la réhabilitation... Je devins sa femme... Aujourd'hui, je bénis, je révère sa mémoire... et, quelle que soit désormais ma destinée, quelles que soient les joies ou les tristesses de ma vie, le culte du souvenir et de la reconnaissance s'y mêlera toujours... Et vous ne serez pas jaloux de celui qui n'est plus : je ne suis pas une femme qui pleure son époux, je suis une fille qui pleure son père.

MAURICE.

Ne cherchez pas à justifier une douleur si dignement portée, qui vous a mérité le respect et la vénération de toute une ville.

MADAME VANNEAU, souriant.

Voilà de bien grands mots, mon ami, pour une pauvre femme qui ne recherche que le silence et l'oubli.

MAURICE, d'un ton amer, et comme à lui-même.

Il faut bien admirer les veuves qui pleurent des larmes sincères, quand on voit d'autres veuves... danser sur la tombe de leur mari!

MADAME VANNEAU.

De qui parlez-vous donc?... connaîtriez-vous...

MAURICE, vivement.

Personne... (La porte à droite s'ouvre, le premier clerc paraît et salue madame Vanneau.)

MADAME VANNEAU, bas.

Ah! le premier clerc... Monsieur, je suis à vous. (A Maurice.) Vous ne partez pas encore?

MAURICE.

J'attends M. Bidaut, et nous partirons ensemble. (Madame Vanneau sort, en passant devant le premier clerc, et la porte reste entr'ouverte.)

SCÈNE V.

MAURICE, puis BIDAUT.

MAURICE, la suivant des yeux.

Oui! c'est elle, elle seule que j'aurais dû toujours aimer... et que je jure d'aimer toujours!

BIDAUT, entrant*.

On m'a dit que vous m'attendiez, Monsieur?

MAURICE.

Monsieur Bidaut?...

BIDAUT.

Lui-même. (Il fait un mouvement pour indiquer à Maurice la porte de son cabinet.)

MAURICE.

Je ne vous retiendrai pas longtemps... Monsieur, je suis chirurgien aide-major au 32e régiment, et je reviens d'Afrique, où j'étais prisonnier dans une tribu de Kabyles.

BIDAUT.

Diable!... on doit vivre mal chez ces gens-là.

MAURICE.

Très-mal. (Tirant de sa poche un petit paquet enveloppé de papier.) Je suis chargé d'un message pour une famille qui habite cette ville... Je n'y connais personne, et j'ai cru, Monsieur, que je ferais bien de m'adresser à vous, qui avez quelques relations avec cette famille, pour vous prier de lui remettre ceci.

BIDAUT.

Ce petit paquet?... Je ne vois pas trop bien, au premier abord, en quoi l'intervention d'un officier public peut vous être utile.

MAURICE, après un moment d'hésitation.

J'ai quelques raisons pour ne pas vouloir me trouver en face des personnes dont je parle.

BIDAUT.

C'est différent... (Il prend le paquet.) Ce message est adressé?...

* B. M.

MAURICE.

A madame Rey.

BIDAUT.

Je la connais fort peu... il n'y a que deux ans que j'ai succédé à maître Bergerin, qui était notaire de la famille... N'importe, Monsieur.

MAURICE.

Votre obligeance exige peut-être que je vous fasse connaître les motifs...

BIDAUT.

Je ne vous les demande pas, Monsieur... Je n'ai l'habitude de demander que les noms, âge, profession et domicile des comparants... Sur ces quatre points, je suis d'une curiosité féroce... Le reste, à la volonté des personnes... C'est le pourboire du notaire.

MAURICE.

Je vais tout vous dire. (Il s'assied à droite de la table, sur l'invitation de Bidaut qui prend place en face de lui.) Il y a vingt mois environ, on entreprit une expédition contre deux tribus de l'intérieur de l'Afrique...

BIDAUT.

La campagne de 1835.

MAURICE.

Précisément... Le 32e régiment, commandé par le colonel Rey...

BIDAUT.

Ah!... ceci m'intéresse.

MAURICE.

Le régiment, égaré par les fausses indications d'un espion arabe, tomba dans une embuscade, fut cerné par des forces vingt fois supérieures, massacré, presque anéanti... et son colonel frappé à mort... J'étais près de lui lorsqu'il tomba, entouré des derniers hommes qui nous restaient... Je m'agenouillai, je le pris dans mes bras, je m'efforçai d'arrêter le sang, qui coulait de quatre blessures à la fois!... Il r'ouvrit les yeux, fit un effort pour parler, et je devinai plus que je n'entendis ces mots, qui devaient être les derniers : « Mau-

rice, je vais laisser trois veuves : ma femme, ma mère, ma sœur... Ami, sois un autre moi-même pour ces trois femmes... Laurence est digne de... » Il n'acheva pas... il ne put que m'indiquer quelques papiers qu'il portait sous son uniforme, et sa croix, qu'il détacha lui-même, en me disant : « Pour elle!..» et il retomba... Je le soulevais de nouveau pour l'emporter, quand une balle vint m'atteindre moi-même... et, deux heures après, en revenant à moi, je me trouvai dans une des tribus qui nous avaient attaqués... Le colonel était resté mort, au milieu de ses soldats tués autour de lui!

BIDAUT.

Après vous avoir entendu, Monsieur, je m'explique moins que jamais votre recours à Bidaut, notaire... Les dernières paroles du colonel Rey vous conféraient, il me semble, un mandat sacré, et le nom qu'il a prononcé en expirant, celui de mademoiselle Laurence, sa jeune sœur...

MAURICE, l'interrompant.

Vous avez raison, Monsieur... Ce nom, ces paroles, qui révélaient et sanctionnaient en même temps un amour entrevu dans le passé, m'indiquaient désormais le but de ma vie... Rendu à la liberté, j'ai quitté l'Afrique, j'ai traversé la France en toute hâte, je suis accouru dans cette ville, impatient de revoir une famille que je regardais déjà comme la mienne!.. (Après un moment de silence.) Je n'irai pas chez madame Rey!

BIDAUT.

Pourquoi donc?

MAURICE.

Arrivé avant-hier à l'hôtel de France, où se réunissent les officiers de la garnison, je fus reconnu par d'anciens camarades... Ils se disposaient à se rendre au bal de la sous-préfecture, et m'engagèrent à les y accompagner... Je les priai de ne pas insister... Un d'eux, pour combattre mes refus, se mit à citer les jeunes dames de la ville qui devaient aller à ce bal, et, parmi elles, disait-il, *la petite madame Rey*... C'est ainsi qu'il désignait la veuve du colonel... Une pareille supposition était, à mes yeux, une injure, que je relevai aussitôt... Dès lors, je ne pouvais plus décliner la preuve qui me

fut offerte par tous, et j'allai à ce bal... (Avec une indignation contenue.) Madame Rey et mademoiselle Laurence y étaient!... Je sortis de ce salon, le cœur serré, et seul enfin... vous le dirai-je?... je n'en rougis pas... je me mis à pleurer comme un enfant, en demandant grâce au pauvre ami qui est mort là-bas, et qui a peut-être bien fait de mourir!

BIDAUT.

Je vous comprends, Monsieur... Je conviens que la polka, après dix-huit mois, c'est un peu prématuré... Mais, vous me permettez d'être franc à mon tour?... Je suis plus tolérant que vous, Monsieur, et que les puritains de notre ville, qui poussent les hauts cris... J'ai beau me dire que je suis un homme grave et austère, que j'ai quarante ans : mon caractère et mes jambes n'en ont que vingt-cinq... et, ma foi, j'ai dansé avec madame Rey... Et puis, vous savez, il ne faut pas disputer des couleurs... Moi, je préfère le rose au noir, surtout au noir mauvais teint... J'aime mieux le sourire, qui vient un peu trop tard peut-être, que les fausses larmes qui coulent trop longtemps... Eh! tenez, Monsieur, nous avons dans nos murs... (pour parler comme le journal d'ici...) une certaine Andromaque, qui pleure comme une fontaine à grandes eaux, et devant laquelle toute la ville s'agenouille... Moi, je reste debout.

MAURICE, le regardant.

C'est de madame Vanneau que vous entendez parler?

BIDAUT.

Ah! vous la connaissez?... Alors, vous en savez autant que moi sur la comédie qu'elle joue au bénéfice des pauvres... des pauvres d'esprit.

MAURICE, se levant, et avec une fermeté calme.

Monsieur, avant d'ajouter un seul mot, écoutez bien ceci : Je vais épouser madame Vanneau, et je me nomme Maurice Borel.

BIDAUT, toujours assis.

Maurice Borel?...

MAURICE.

Voyez s'il vous convient de continuer.

BIDAUT.

Maurice Borel?... Vous n'êtes point parent de M. Pierre Borel, ancien avocat au barreau de Lyon?

MAURICE.

Je suis son fils.

BIDAUT, vivement.

Vous!... (Se levant, et avec calme.) Eh bien, monsieur Maurice, j'aime à dire les choses simplement... Il y a vingt ans, votre père a plaidé pour le mien et lui a sauvé l'honneur... Donc, il me convient de continuer, et je continue.

MAURICE.

Vous seriez le fils de M. Adrien Bidaut?

BIDAUT.

C'est une opinion généralement répandue... (Vivement *.) Que cela ne change rien toutefois à vos intentions... Si vous demandez raison aux gens des services qu'ils vous rendent, soit, nous nous battrons... vous êtes militaire, vous êtes médecin : c'est naturellement vous qui me tuerez... Il faut donc que je parle, pendant qu'il en est encore temps.

MAURICE, à part.

Singulier homme! (Haut.) Vous connaissez madame Vanneau?

BIDAUT.

Peu.

MAURICE.

Vous avez connu M. Vanneau?

BIDAUT.

Pas du tout... Je n'ai jamais été au Havre.

MAURICE.

Et, tout d'abord, vous tenez pour suspecte une femme qui pleure son mari?

BIDAUT.

Tout d'abord, oui... quand ce mari ne méritait pas d'être pleuré...

MAURICE.

Qui vous autorise à le dire?

* M. B.

BIDAUT.

Quand il trompait indignement sa femme...

MAURICE, étonné.

M. Vanneau?

BIDAUT.

Quand il la maltraitait...

MAURICE.

Vous avez dit?...

BIDAUT.

Quand cette femme, qui en était folle, s'en allait l'attendre chaque soir, le voile baissé, à la porte du théâtre du Havre, où il avait des maîtresses!... Y a-t-il dans tout cela matière à des regrets éternels?

MAURICE.

Ah çà, Monsieur, de qui parlez-vous?

BIDAUT.

De M. Vanneau, c'est convenu.

MAURICE.

Des maitresses?... Un vieillard?...

BIBAUT, riant.

Un vieillard?... Pardon, trente ans... Moi, qui en ai quarante, je proteste contre la qualification de vieillard.

MAURICE.

Non, non!... c'est impossible!

BIDAUT.

Si impossible, qu'au moment où il s'est embarqué pour la dernière fois, on allait plaider en séparation.

MAURICE, le regardant.

Vous en savez beaucoup, pour un homme qui n'a jamais connu M. Vanneau.

BIDAUT.

Qui ne l'a pas plus connu que personne de cette ville, où madame Vanneau est arrivée récemment.

MAURICE.

Alors, qui vous a appris...

BIDAUT.

Un vieil expéditionnaire, que j'ai ici, dans mon étude, et qui les connaissait bien, lui.

MAURICE, à part.

Mon Dieu ! (Haut.) Soit... J'admets qu'il n'y ait en tout cela que mensonge et hypocrisie... mais, dans quel intérêt ? dans quel but ?.. Voyons... répondez!

BIDAUT.

Pour avoir les révérences des bonnes femmes, les coups de chapeau de MM. mes clercs, l'admiration d'un chef-lieu d'arrondissement... et, surtout, pour attirer par son attitude l'attention d'un galant homme, qui la console de l'autre... Il y a des gens qui tiennent à être pleurés, et qui prennent une femme à larmes...—J'ai dit ce que je devais dire : à vous, monsieur Maurice, de réfléchir et d'aviser... Si je vous ai offensé, nous nous battrons et vous me tuerez ; ce qui me fera le plus grand tort dans l'esprit de mes confrères... Sinon, nous nous serrerons la main. (Reprenant les dossiers qu'il a déposés en entrant *.) Je vais remettre en ordre ces dossiers, ces paperasses, et j'irai ensuite m'acquitter de ma mission chez l'autre Jeanne... celle qui rit... celle que je préfère. (Sortant.) Monsieur... réfléchissez.

SCÈNE VI.

MAURICE, MADAME VANNEAU.

(Maurice est tombé sur une chaise, absorbé dans de douloureuses réflexions. — Madame Vanneau reparait, très-pâle.)

MADAME VANNEAU, à part.

Le misérable!... il m'a perdue!...

MAURICE, se levant.

C'est elle ! (Il s'approche de madame Vanneau et lui offre son bras. — D'un ton bref.) Vous avez fini ?... Partons.

MADAME VANNEAU.

Vous paraissez contrarié, Maurice ?

* B. M.

MAURICE.

Pas le moins du monde... mais... si vos affaires sont terminées...

MADAME VANNEAU.

Complétement.

MAURICE.

Venez alors.

MADAME VANNEAU.

Non... Quoique nous ayons été séparés bien longtemps, je n'ai pas désappris à lire sur votre visage... Vous avez quelque chose!

MAURICE.

Rien.

MADAME VANNEAU, après un silence*.

Ah! tenez, Maurice, il me vient une idée mauvaise... Vous ne m'épouserez pas!

MAURICE.

Pourquoi?

MADAME VANNEAU.

Qui sait?... Un pressentiment s'explique-t-il?.. C'est, peut-être, parce que vous m'avez déjà abandonnée, que je crains d'être abandonnée encore... Autrefois, ce furent les exigences du devoir... aujourd'hui, ce sera parce que vous m'aimerez moins... parce que vous ne m'aimerez plus.

MAURICE.

Quelle raison aurais-je de vous moins aimer?

MADAME VANNEAU.

Peut-être, parce que l'on me calomniera... J'ai des ennemis, Maurice.

MAURICE.

Vous?... une femme?... Quels sont ces ennemis?

MADAME VANNEAU.

Ceux qui ont recherché ma main depuis qu'elle est libre, et dont un refus a blessé l'orgueil... d'autres, qui n'ont pas attendu mon veuvage, qui ont cru que mon mari était assez

* Mad. V. M.

vieux pour être trompé, et qui ne m'ont pas encore pardonné mes dédains... Oh! je le sais, de sourdes menaces sont venues jusqu'à moi... J'ai reçu des lettres sans signature, que je vous montrerai!..

MAURICE.

Mais, ces ennemis, qui donc?... qui?

MADAME VANNEAU.

Vous ne les connaissez pas.

MAURICE.

Quoi! pas un?

MADAME VANNEAU.

Pas un... Ah! si fait, pourtant!... Quand je me suis présentée ici, ce matin, pour une affaire dépendante de la succession de M. Vanneau, à qui me suis-je adressée?... au premier clerc de cette étude, et non au notaire lui-même, à M. Bidaut...

MAURICE, la regardant.

Ah!

MADAME VANNEAU.

Parce que M. Bidaut... (S'arrêtant.) Mais non... j'ai tort de vous dire cela... Venez, partons.

MAURICE.

Parlez, je le veux!

MADAME VANNEAU.

Dieu me garde de confondre M. Bidaut avec les misérables qui m'ont menacée!... Je le crois loyal, incapable d'une infamie... D'ailleurs, il ne sait rien de notre passé, rien de nos projets pour l'avenir... il n'a même pas dû vous parler de moi... n'est-il pas vrai?.. Mais il apprendra un jour... bientôt peut-être... que ce cœur et cette main, refusés à d'autres, ont été gardés pour vous... et alors... (Une première déception m'a rendue défiante et injuste.)... Mais qui sait?.. Lui, M. Bidaut, ou tout autre, que j'ai mal accueilli, s'efforcera de nous désunir... Comment? par quelles insinuations?.. Je ne sais... mais il le fera peut-être...

MAURICE.

Il l'a fait!... il a parlé!... (Avec éclat.) Il a menti! (Il veut s'élancer vers la porte de gauche.)

MADAME VANNEAU, le retenant.

Maurice !

MAURICE.

Laissez-moi !

MADAME VANNEAU.

Au nom de notre amour, au nom de mon honneur !... Un démenti donné à cet homme, un éclat, un duel, et ma réputation est perdue à tout jamais !... Maurice ! voulez-vous faire dire une seconde fois que vous êtes mon amant ?

MAURICE.

Ne serai-je pas votre mari?

MADAME VANNEAU.

Qui le sait ?

MAURICE.

Dans une heure, toute cette ville le saura.

MADAME VANNEAU, avec élan.

Ah ! vous m'aimez !... Mon ami, cachons notre amour, cachons notre bonheur !.. Le monde est plein d'envieux qui n'ont d'autres joies que de troubler celles qu'ils ne partagent pas !.. (Bidaut rentre.) Maurice !.. songez à moi !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BIDAUT, tenant le paquet que lui a remis Maurice. *

BIDAUT.

Eh bien, Monsieur?

MAURICE.

Rendez-moi ces papiers, Monsieur... Je vous tiens quitte de vos services.

BIDAUT.

Ah !

MAURICE.

Venez, Madame. (Il sort, avec madame Vanneau.)

* B. M. mad. V.

SCÈNE VIII.

BIDAUT, puis VINCENT et LES CLERCS.

BIDAUT, tout interdit.

Que diable lui a-t-elle dit?... Eh! pardieu! un de ces gros mensonges de femmes, qui valent des actes authentiques, comme si tous les notaires y avaient passé. (Déposant son chapeau.) Ma commission est faite. (Prenant machinalement un papier sur un des bureaux.) « Par-devant maître Bidaut, notaire à Monluçon, ont comparu de magnifiques épaules avec un petit signe... »

Hein!... (Il présente brusquement le papier à Vincent, qui vient d'entrer et demeure consterné, puis il court au petit clerc, qu'il saisit par une oreille.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Chez madame Rey. — Un salon à pans coupés. Porte principale au fond. Porte à droite. Du même côté, à l'angle, une fenêtre. A l'angle opposé, la porte de la chambre de madame Rey, la mère. A côté de cette porte, au premier plan, la cheminée. Un piano entre la porte du fond et la fenêtre, placé perpendiculairement à la cloison et tourné vers la fenêtre. A droite, au premier plan, un canapé, près duquel se trouve une petite table. Une autre petite table, à gauche, en avant de la cheminée, et sur cette table, des albums, des gants, un éventail; derrière cette table, un grand fauteuil, dit à la Voltaire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MEUNIER, puis JEANNE REY et LAURENCE.

(Meunier range les meubles. On sonne. Il se dirige vers le fond.)

MADAME REY, qu'on ne voit pas.

Meunier!...

MEUNIER.

Madame?...

MADAME REY.

On a sonné!... allez!

MEUNIER, près de la porte du fond.

Ah!... Marguerite vient d'ouvrir, Madame.

MADAME REY.

Est-ce une lettre qu'on monte?... portez-la vite à ma belle-fille.

MEUNIER.

Il n'y a pas de lettre, Madame... c'est madame Rey qui rentre, avec mademoiselle Laurence. (Jeanne Rey entre, suivie de Laurence, toutes deux en toilette de concert. — Jeanne traverse le salon, fait un signe de tête à Meunier, et sort à droite; Laurence se dispose à la suivre.

MEUNIER, avec mystère *.

Mademoiselle!...

* M. L.

LAURENCE, s'arrêtant.

Quoi, Meunier ?

MEUNIER, n'osant s'expliquer encore.

Vous êtes-vous bien amusée au concert, Mademoiselle ?

LAURENCE.

Non... la musique m'attriste... elle me fait mal... Jeanne le sait bien, et ne voulait pas me mener à ce concert... mais maman l'a exigé... et, tu sais, mon bon Meunier ?...

MEUNIER.

Oui, oui... A propos, Madame vient de me demander s'il y avait une lettre.

LAURENCE.

En effet, c'est aujourd'hui le cinq !... il faut le rappeler à Jeanne. (Elle se dispose à sortir.)

MEUNIER, s'enhardissant.

Mademoiselle !

LAURENCE.

Quoi donc encore ? (Elle dépose son mantelet sur le dossier du canapé.)

MEUNIER.

Vous allez trouver bien drôle ce que je vais vous dire... mais, tant pis, je le dirai tout de même... Vous souvenez-vous de M. Maurice Borel ?

LAURENCE, troublée.

Maurice !... (Se contenant.) Comment ne m'en souviendrais-je pas, comme de tous les officiers du régiment de mon pauvre frère ?... de lui plus que de tout autre, puisqu'il était le meilleur ami du colonel Rey... Mais, pourquoi donc me parler de M. Maurice ?

MEUNIER, à demi-voix.

C'est que... tout à l'heure... j'ai cru le voir !

LAURENCE, vivement.

Que dis-tu ?

MEUNIER.

Madame était assise là, dans son grand fauteuil... J'allais, par son ordre, ouvrir cette croisée... Voilà que j'aperçois

tout à coup, dans la rue, un jeune homme en bourgeois, qui ressemblait à M. Maurice !... Ah !

LAURENCE, *avec joie.*

Mais, moi aussi, Meunier, moi aussi !

MEUNIER.

Bah !... comme moi?... dans cette rue, n'est-ce pas?

LAURENCE.

Non, avant-hier, au bal de la sous-préfecture !

MEUNIER.

Vous voyez !

LAURENCE.

J'étais assise près de ma belle-sœur... Mes regards tombent sur un groupe qui se tenait à l'entrée du second salon, et, derrière tous ces visages indifférents, je vois... c'est-à-dire, je crois voir, comme toi, la figure de M. Maurice tournée vers nous... Je me lève brusquement... ce qui n'était guère convenable, mais je m'en suis aperçue trop tard... Quand Jeanne me demanda ce que j'avais, la personne avait disparu, et je n'osai lui parler de cette vision... ou, plutôt, de cette ressemblance, qui nous a l'un et l'autre abusés... (*Tristement.*) M. Maurice est loin d'ici, en Afrique, d'où il ne nous a pas écrit une seule fois, depuis la fatale lettre qui annonçait à maman qu'elle n'avait plus de fils, à Jeanne qu'elle n'avait plus de mari, à moi que je n'avais plus de frère !

MEUNIER.

Mais, Mademoiselle, on en revient, de l'Afrique... il y a des exemples... et, je vous le répète, c'était tellement l'air, la démarche de M. Maurice, que je ne pus m'empêcher de crier . Regardez donc, Madame !

LAURENCE.

Quoi !... c'est à ma mère...

MEUNIER.

Oui... M'entendez-vous disant : Regardez donc! à une personne aveugle !... Aussi, pauvre Madame en a ri aux éclats.

LAURENCE, *se dirigeant, pensive, vers le piano placé devant la fenêtre.*

Elle en a ri?... Elle rit encore, bonne mère!.. Elle peut

rire, tandis que... (Jetant un regard au dehors et laissant échapper un cri.) Ah!

MEUNIER, effrayé.

Mademoiselle!

LAURENCE.

Cette fois, je ne me trompe pas!... c'est lui, Meunier, c'est bien lui!

MEUNIER, courant vers la fenêtre.

Quand je vous le disais!

LAURENCE.

Tenez!... tenez!... Ah! (Elle chancelle et se soutient au fauteuil *.)

MEUNIER, étonné.

Quel effet cela vous fait, Mademoiselle!

LAURENCE, se remettant.

A moi?.. non... Mais, quand on croit quelqu'un bien loin, et qu'on le revoit tout à coup...

MEUNIER, naïvement.

Moi aussi, je l'ai revu tout à coup, et je n'ai pas éprouvé cet effet-là.

LAURENCE.

Regarde donc encore, Meunier!

MEUNIER, regardant.

Il s'éloigne.

LAURENCE.

Ah! (Courant à la fenêtre, et avec joie **.) Non!... il s'arrête!... il revient sur ses pas!.. se dirige vers la maison!..

MEUNIER.

Il frappe! (On entend un coup de marteau.)

LAURENCE.

Mais va donc ouvrir, mais va donc!

MEUNIER, sortant.

J'étais bien sûr que c'était lui!

LAURENCE, appelant.

Jeanne! Jeanne!... viens vite!.. c'est M. Maurice!

* L. M.
** M. L.

SCÈNE II.

LAURENCE, JEANNE REY, puis MAURICE et MEUNIER *.

JEANNE.

Maurice, dis-tu ?

LAURENCE.

Oui !... il vient !... il monte !... le voilà !...

MEUNIER, accourant.

Madame ! Madame !... M. Maurice !

JEANNE ET LAURENCE, courant à sa rencontre.

Maurice !.. (Elles s'arrêtent devant le visage froid et sévère de Maurice, qui s'incline silencieusement.)

MEUNIER, étonné, et à demi-voix.

Monsieur Maurice, c'est Madame... c'est mademoiselle Laurence... Vous ne reconnaissez donc pas?..

MAURICE, bas.

Si fait, mon brave Meunier... mais... laisse-nous.

MEUNIER, sortant, très-étonné.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

JEANNE, allant à Maurice, avec effusion.

Maurice !..

MAURICE, froidement.

Madame...

JEANNE, se reprenant.

Monsieur Maurice... veuillez vous asseoir. (Elle s'assied sur le canapé et lui indique un siége.)

MAURICE.

C'est inutile, Madame... La mission que j'ai à remplir ici exige peu de temps et peu d'explications... Cette mission, je n'ai pu m'en acquitter plus tôt... Il y a un mois, j'étais encore prisonnier dans une tribu arabe ; il y a quelques jours seulement que j'ai débarqué à Marseille.

* Meun. Maur. J. L.

LAURENCE, à part.

Ah!

MAURICE, tirant de sa poche le paquet confié à Bidaul, au premier acte.

Madame, ceci vous appartient.

JEANNE, émue et les yeux fixés sur le message.

Monsieur Maurice!... est-ce de lui que cela vient?

MAURICE.

Au moment de... mourir... le colonel m'a remis ces papiers cachetés, qu'il portait toujours sur lui, et arraché de son cou sa croix de commandeur, qu'il a jointe à ces papiers, en me disant : « Pour elle! »... pour vous, Madame.

JEANNE.

Ah! (Elle porte à ses lèvres les papiers et la croix, en étouffant ses sanglots.)

MAURICE, à part.

Hypocrisie!... On pleure en ma présence .. et on dansait hier, quand on ne me savait pas là! (Haut.) Adieu, Madame.

LAURENCE.

Il part!... (La force lui manque et elle s'appuie au canapé.)

JEANNE, très-étonnée, et se levant.

Adieu, dites-vous?... Vous nous quittez, monsieur Maurice?

MAURICE.

Ou, Madame.

JEANNE.

Mais c'est impossible!.. vous ne pouvez partir ainsi!

MAURICE.

Je n'ai plus rien à dire, Madame.

JEANNE, d'un ton de reproche.

Plus rien?... Oh!... Vous seul au monde l'avez vu mourir, vous seul avez recueilli son dernier regard, entendu ses dernières paroles... Nous ne savons rien, nous autres, sinon qu'il a expiré loin de nous, que nous ne le reverrons plus... et vous ne trouvez rien à nous dire!... pas même ce dernier mot des mourants, qui se grave dans le cœur, et qui m'est dû, à moi, que je réclame comme le plus précieux de son héritage!... Monsieur Maurice, ne partez pas!

MAURICE, un peu ébranlé.

Mon Dieu, Madame, que puis-je ajouter aux douloureux détails renfermés dans la lettre que je vous ai écrite il y a dix-huit mois?... (D'une voix émue.) Je n'ai pas pu le sauver, pardonnez-moi!

JEANNE, après un moment d'abattement, plus calme.

Ces papiers, monsieur Maurice, contiennent?

MAURICE.

Vos lettres, sans doute, Madame... peut-être, ses dernières volontés... peut-être aussi... (Il s'arrête : sa main a rencontré un éventail de soirée laissé sur la table. — A part.) Au bal!

JEANNE, le regardant.

Peut-être?...

MAURICE, reprenant un ton sec et froid.

Si, dans ces papiers, le colonel vous entretient d'un projet, qui lui fut cher comme à moi-même... je vous prie, Madame, je vous adjure de ne pas vous arrêter à ce projet... mort avec lui!

LAURENCE, à part.

Je ne me soutiens plus!

JEANNE, à part.

Ah! je devine!. . pauvre enfant! (Haut.) Monsieur Maurice, de grâce, sortez de cette réserve qui nous a glacées... L'étrange expression de votre abord, la sévérité de votre attitude dans une maison où vous étiez accueilli autrefois comme un enfant de plus... enfin, ce que vous venez de dire à l'instant... tout cela nous trouble, vous devez bien le voir... nous trouble à ce point, que je n'ose provoquer une explication, que vous ne semblez pas disposé à donner... Promettez-moi au moins de revenir... demain... ce soir...

MAURICE.

Ce soir?... Êtes-vous sûre, Madame, de n'avoir pas l'emploi de votre soirée?

JEANNE.

Je ne vous comprends pas.

MAURICE, jouant avec l'éventail..

Vous êtes-vous bien amusées, Mesdames, au bal d'avant-hier?

JEANNE, avec effroi.

Au bal!... vous étiez à ce bal, monsieur Maurice?...

MAURICE.

Qu'importe?

LAURENCE, vivement.

Je vous ai vu!

MAURICE.

Eh bien, oui, Madame, j'y étais... et je n'ai pas à m'en cacher... (Avec force.) J'y étais, pour acquérir le droit de dire : Vous mentez! à celui qui avait prétendu qu'au milieu de ces femmes heureuses et souriantes... se trouverait la veuve du colonel Rey!

JEANNE, à part, comme frappée au cœur.

Ah!

MAURICE.

C'est moi qui aurais menti.

JEANNE.

Ah! j'ai pu accepter la condamnation de toute une ville... mais la vôtre, c'est impossible!... Daignez m'entendre!...

MAURICE.

Je ne suis pas votre juge, Madame... Vous m'interrogiez, j'ai répondu.

JEANNE.

Vous m'entendrez, Monsieur!...

MADAME REY, en dehors.

Jeanne!... Laurence!...

JEANNE.

Ciel!

MAURICE.

La voix de sa mère!

JEANNE, très-troublée.

Monsieur!... Monsieur!... pas un mot devant elle!... (Précipitamment.) Laurence, mets-toi au piano!

LAURENCE.

Oui... oui!...

JEANNE.

Joue... cet air si gai... cette polka... tu sais?...

MAURICE, à Jeanne.

Que signifie?...

JEANNE, lui parlant de loin.

Au nom du ciel, Monsieur!... si étrange que vous paraisse ce que vous entendrez... pas un mot devant elle!...

SCÈNE III.

Les mêmes, MADAME REY *.

MADAME REY, paraissant à la porte à gauche et cherchant à se guider.

Eh bien!... est-ce qu'il n'y a personne?... Laurence, ma fille, tu n'es donc pas au salon?.. (Laurence exécute un air de polka.)

MADAME REY, après avoir écouté un instant.

Très-bien, mon enfant, très-bien... J'aime ces petits airs gais, vifs et sautillants... De qui cela est-il, Laurence?

MAURICE, à part.

Est-ce bien sa mère qui parle ainsi?

MADAME REY, à Laurence.

Hein?

LAURENCE, toujours au piano.

Je joue de souvenir, maman... un air que j'ai entendu. . avant-hier, je crois.

MADAME REY.

Ah! oui, au bal de la sous-préfecture... Eh bien! on me laisse là?

JEANNE.

Me voici, mère.

MADAME REY, la baisant au front.

Viens donc... Comment veux-tu que j'avance, si je n'ai pas

* M. mad. R. J. L.

tes yeux pour me guider?... (Conduite par Jeanne, qui avance ensuite le fauteuil, elle fredonne en marchant l'air que jouait Laurence.)

MAURICE, à part.

Quel mystère!

MADAME REY, cessant de chanter.

C'est une polka... (Assise.) Ah çà! parle-moi donc de ce bal... C'était bien beau, bien riche, n'est-ce pas?... des fleurs, des toilettes... Toutes ces jolies choses que je ne vois plus... que dans mes souvenirs... Mais réponds-moi donc!

JEANNE, en adressant un regard suppliant à Maurice.

Oui, mère, ce bal était charmant.

MADAME REY.

Et ta toilette a éclipsé toutes les autres, j'en suis sûre... Tu m'as dit que tu avais une robe rose, je crois?

JEANNE, avec effort.

Rose... oui, ma mère.

MADAME REY.

Le rose te va bien, dit-on.... Et toi, Laurence, t'es-tu beaucoup amusée?

LAURENCE, quittant le piano *.

Oui, maman.

MADAME REY.

As-tu beaucoup dansé?

LAURENCE, après un moment d'hésitation.

Beaucoup.

MADAME REY.

Allons donc!... Il faut t'arracher chaque mot, comme si c'était l'aveu d'une faute... Moi, quand j'allais au bal... autrefois... l'orchestre me bruissait dans la tête pendant huit jours, et je me sentais danser toute la nuit... comme ces gens qui viennent de voyager sur mer, et qui, débarqués, croient encore éprouver le mouvement du navire... Jeanne, ma chère enfant, je veux que tu recueilles tous les souvenirs de ce bal, jusqu'aux plus petits détails, et que tu écrives tout cela à mon fils.

* M. J. mad. R L.

MAURICE, à part.

Son fils!... (A Jeanne.) Son fils, qui est mort!

JEANNE, bas, en lui serrant la main.

Vivant pour elle!... Taisez-vous! taisez-vous!

MADAME REY, continuant.

Quoique je ne sois pas contente de lui... Non... Sa dernière lettre se ressentait moins que les autres de cette bonne gaieté de soldat que j'aime tant... Oh! tu t'en es aperçue comme moi, Jeanne : car tu me l'as lue d'une voix mal assurée, comme si tu eusses retenu des larmes...

JEANNE.

Quelle idée!

MADAME REY.

J'espère bien que la première que nous recevrons... (Tout à coup.) Ah! mon Dieu!... mais nous sommes folles toutes les trois!.. N'est-ce pas aujourd'hui... Oui, c'est aujourd'hui le cinq!... et il est plus de midi!... et le courrier n'a rien apporté?

LAURENCE.

Maman!...

JEANNE.

Calmez-vous, mère... Je viens de rentrer, et j'allais sonner Meunier. (Elle sonne.)

MADAME REY.

Si mon fils était malade, vous me le diriez, n'est-ce pas?... vous n'auriez pas le courage de tromper une pauvre femme, qui ne sait rien de ce qui se passe autour d'elle?

JEANNE.

Non, non!...

MAURICE, à part.

Oh! malheureuse! que va-t-elle faire?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MEUNIER *.

JEANNE.

Ah! voici Meunier!... Eh bien, Meunier, pas de lettre du colonel?

* Maurice, L. mad. R. M. J.

MEUNIER, qui a les mains vides, comprenant ses signes.

Si fait, Madame, si fait... en voici une, avec le timbre de l'Algérie.

MADAME REY, heureuse et tendant la main.

Ah!

JEANNE, vivement.

Donnez!

MEUNIER.

Voilà.

MAURICE, à part.

Non!... c'est impossible!.. (Il fait un mouvement vers Meunier.)

LAURENCE, lui saisissant la main.

Par pitié, silence!

MADAME REY.

Oh! merci, mon bon Meunier!.. Tu ne sais pas le bien que tu me fais! (Pendant que Meunier sort.) Vite, Jeanne!... vite, mon enfant!

JEANNE, prenant sur la table une feuille de papier blanc, qu'elle froisse.

A part.

Encore cette horrible comédie!

MAURICE, à part.

Ah! je comprends enfin!

JEANNE, feignant de lire.

« Chère mère... »

MADAME REY.

Ah! c'est à moi qu'il écrit cette fois?.. Ne sois pas jalouse, c'est assez souvent ton tour... Mais va donc, va donc!

JEANNE.

« Chère mère... j'ai à peine le temps de tracer quelques lignes à la hâte : le régiment va se mettre en marche pour rentrer à Constantine... »

MADAME REY.

Ah! tant mieux!... il va se reposer.

JEANNE, à part.

Se reposer!.. (Elle semble, par un regard suppliant, demander pardon à Maurice de son mensonge.)

MADAME REY.

Continue.

JEANNE.

« Mais je ne verrai pas partir ce courrier, en te laissant sous l'impression de ma dernière lettre... qui était un peu triste, n'est-ce pas?... Quand je l'ai écrite, j'étais indisposé... (Elle se hâte d'ajouter :) Aujourd'hui, je suis complétement rétabli... »

MADAME REY.

Tu vois!.. j'en étais sûre!.. Poursuis... Il va peut-être nous annoncer son retour.

JEANNE, qui a tressailli à ce dernier mot.

« La direction de notre colonne vers l'intérieur ne me permet pas d'espérer... mon prochain retour... près de vous... » (Sa voix s'altère.)

LAURENCE, bas *.

Courage, sœur, courage!

MADAME REY, avec bonté, en prenant la main de Jeanne.

Allons, ne pleure donc pas pour cela... Nous l'avons attendu dix-huit mois, nous l'attendrons bien encore... (Gaiement.) pour le revoir général... (Pressant la main de Jeanne et s'adressant au papier qu'elle tient.) N'est-ce pas, mon Georges, que tu nous reviendras général?

JEANNE.

Oui, mère.

MADAME REY, gaiement.

Et... après?... Il ne manque jamais de nous conter quelque bonne histoire de son gros major, qui nous faisait tant rire... Va donc!

JEANNE, avec effort.

Le major Garnier... (Elle s'arrête.)

LAURENCE, bas.

Courage, sœur, courage!

MADAME REY.

Eh bien?

* M. mad. Rey, J. L.

JEANNE, avec un faux enjouement.

« Le major Garnier... »

MADAME REY.

Ah ! j'en ris d'avance !

JEANNE.

« Le major Garnier... (Ne pouvant continuer et laissant tomber le papier) a quitté le régiment. »

MADAME REY.

Quel dommage !

JEANNE, achevant précipitamment.

« Adieu, mère... embrasse pour moi ma emme, ma chère Laurence, et à bientôt ! (Elle se laisse tomber sur le canapé, épuisée par tant d'efforts *.)

MAURICE, appuyé sur la cheminée, attendri et pleurant.

Pauvre femme !... pauvre mère !..

MADAME REY, se tournant brusquement de son côté.

On pleure ici !... Nous ne sommes pas seules !... Qui donc est là ?

JEANNE, qui s'est levée précipitamment, courant à lui **.

Qu'avez-vous fait ?

MADAME REY.

Qui donc ?

MAURICE ***.

Moi, Madame... moi, Maurice.

MADAME REY.

Maurice !

LAURENCE.

Nous sommes perdues !

MADAME REY.

Vous ici, Maurice ?

MAURICE.

Je suis entré au moment où l'on apportait cette lettre... et je n'ai pas voulu troubler votre joie,.. Je m'étais arrêté, silen-

* M. mad. R. L. J.
** M. J. mad. R. L.
*** J. M. mad. R. L.

cieux, à cette porte... puis, ému, attendri, en me retrouvant près de vous, qui êtes ma seconde famille, je me suis trahi par mes larmes... larmes de bonheur, Madame!

JEANNE, *bas.*

Merci!... merci!

MADAME REY, *avec reproche.*

Vous avez quitté mon fils, dont vous ne deviez vous séparer jamais!... Pourquoi, Maurice?

MAURICE.

J'avais été forcé de prendre un congé pour... recueillir la succession de mon oncle... mais je vais repartir.

MADAME REY, *gaiement.*

Et vous avez laissé Georges bien portant, n'est-ce pas?

MAURICE.

Bien portant, oui.

MADAME REY.

Maurice... venez m'embrasser pour mon fils!

MAURICE.

Oh! de tout mon cœur! (*Il s'agenouille près de madame Rey, qui lui baise le front.*)

MADAME REY, *l'entourant de ses bras.*

Nous vous garderons jusqu'à votre départ... (*Palpant son habit.*) Ah! vous n'avez pas votre uniforme?... Tant pis... Je ne sais s'il est beau, mais je l'aime sans le connaître... J'aime ces médecins-soldats, ces fils de Larrey et de Desgenettes, qui ne tuent pas et qui guérissent... Et puis, Maurice, vous êtes une de mes superstitions... Ne quittez pas mon fils!... Car si, malgré mes prières à Dieu, il est jamais frappé par une balle ennemie... je suis sûre que vous le sauverez!

MAURICE, *avec effort.*

Oui, Madame, oui!

MADAME REY, *essayant de se soulever.*

Votre bras, Maurice... Voyez, un petit moment de trouble et d'inquiétude m'a brisée... et mon docteur me dit toujours:

« Du calme, du calme !.. Les émotions vous tueraient... » Reconduisez-moi à la porte de ma chambre, je connais le reste du chemin... et puis, (Lui tendant la main.) à ce soir, n'est-ce pas ?... et à demain. (Elle sort.)

SCÈNE V.

MAURICE, JEANNE, LAURENCE.

MAURICE, tombant à genoux près de Jeanne, assise à gauche.

Grâce ! grâce, Madame !... Je suis un malheureux !

JEANNE.

Maurice !...

MAURICE.

Je sais tout maintenant !... Laissez-moi tomber à vos genoux devant votre pieux mensonge!

JEANNE.

Non !... Je ne me suis pas justifiée encore !... vous m'entendrez jusqu'au bout, et vous saurez ce que j'ai souffert, depuis la... (Elle s'arrête un moment.) Le jour où la fatale nouvelle arriva, il y a dix-huit mois, nous étions seules, Laurence et moi... Ce qui s'est passé, je l'ignore... Quand je fus ranimée, rappelée à la vie par ses soins, ses baisers, ses larmes qui inondaient mon visage, il fallut songer à la pauvre mère qui ne savait rien encore... (Elle se lève.) J'entrai dans sa chambre, je tendis les bras vers elle, et j'allais lui dire : « Votre fils est mort !... » Ma parole expira, et je m'arrêtai immobile devant cette pauvre femme, à qui les infirmités et les souffrances ont fait une vieillesse prématurée... Je sentis que j'allais la tuer... je m'enfuis, en entraînant Laurence et en étouffant ses sanglots... Le lendemain, la retrouvant calme et souriante, dans cette maison désolée, le courage de parler me faillit encore... Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent, et je n'avais rien dit !... Nous étions alors à la campagne, où je la décidai à rester toute une année, et je pus porter un deuil qu'elle ne

voyait pas... Mais bientôt le silence ne suffit plus, il fallut en venir au mensonge... Georges n'avait jamais manqué de nous écrire tous les quinze jours, et sa mère connaissait bien ces dates précieuses, qui étaient nos jours de fête. — « C'est aujourd'hui le cinq, nous disait-elle, comme tout à l'heure, ici... on n'a donc pas reçu de lettre du colonel ?.. » Alors, Maurice, je fus réduite à jouer cette douloureuse comédie dont vous venez d'être témoin... à lire des lettres, que la main glacée de son fils n'avait pas écrites... et, pour mieux la tromper, à imaginer mille détails pleins d'insouciance et de gaieté, qui étaient autant de sacriléges!... Mais je pouvais pleurer, du moins... elle ne voyait pas mes larmes !

MAURICE.

Pauvre Jeanne !

JEANNE.

Pauvre Jeanne, oui !... qui avait menti à sa mère, et dont le châtiment est de mentir toujours!.. qui avait caché son deuil et ses pleurs, et qui allait être condamnée à montrer ses sourires et ses parures!.. Rentrées à la ville, ma belle-mère me rappela que l'hiver avait ramené les fêtes, les bals, et qu'en partant pour l'Afrique, mon mari avait exigé que sa femme et sa sœur continuassent à paraître dans le monde... J'évitai de répondre, en donnant un autre cours à ses idées... Elle y revint obstinément... Pressée de m'expliquer enfin, je répondis par un refus... Alors, elle cessa de me parler, elle me retira ses baisers, elle repoussa mes caresses, et un jour, enfin... ah ! elle ne saura jamais le mal qu'elle m'a fait !... elle me dit que je n'aimais pas Laurence !... que j'étais une mauvaise sœur!...

LAURENCE.

Oh ! pardonne-lui, Jeanne !... elle ne savait pas !...

JEANNE.

Voilà pourquoi, Maurice, vous avez vu dans un bal la veuve du colonel Rey... pourquoi Jeanne se mêle aux femmes heureuses et souriantes... pourquoi on l'appelle de ce nom qui est une insulte : Jeanne qui rit!... (Sanglotant.) Jeanne qui rit, mon Dieu !



MAURICE.

Ah ! malheureux ! malheureux !... qu'ai-je fait ?

LAURENCE.

Que voulez-vous dire ?

MAURICE.

Mon bonheur était ici, dans cette maison... et j'ai perdu le droit d'y rentrer !

LAURENCE.

Vous !

MAURICE.

Sachez tout... Cette dernière pensée de votre frère, que je viens de démentir si brutalement, cette pensée qui m'avait ramené près de vous, Laurence... c'était notre mariage !.. c'était mon avenir, ma vie !...

JEANNE.

Eh bien ?

MAURICE.

Trompé par les apparences qui vous calomniaient, égaré par une indignation injuste et cruelle, j'ai engagé ma liberté, mon honneur !.. Je ne m'appartiens plus !.. Adieu, Madame ! adieu, Laurence !

JEANNE.

Maurice !

MAURICE.

Adieu !

LAURENCE.

Je me meurs !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le cabinet de Bidaut. — Petit salon à pans coupés. Porte principale au fond, portes aux angles, à droite et à gauche. Un bureau à gauche. La cheminée à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

BIDAUT, qui est assis dans un fauteuil près de la cheminée et lit un journal, le laissant tomber sur ses genoux.

Mademoiselle Laurence... la sœur du colonel Rey... délaissée pour... Allons, très-décidément, tous ceux dont je dresse le contrat de mariage sont de grands imbéciles... Je ne reconnais plus qu'un homme intelligent dans ce chef-lieu d'arrondissement... un seul!... c'est le notaire.. qui ne se marie pas... Enfin ! (Il reprend sa lecture.)

SCÈNE II.

BIDAUT, VINCENT.

VINCENT, s'arrêtant sur le seuil de la porte, à droite.

Monsieur?...

BIDAUT.

Ah ! c'est vous, Vincent... On me demande?

VINCENT.

C'est le domestique de madame Rey, qui fait dire à monsieur Bidaut qu'elle viendra, à trois heures, donner une signature.

BIDAUT.

Madame Rey?.. mais je devais aller moi-même chez elle... C'est singulier... depuis la mort du colonel, cette maison est fermée à tout le monde... même au notaire, qui entre partout.

VINCENT, entre les dents.

Hum!.. cette maison fermée s'accorde mal avec les habitudes mondaines de madame Rey.

BIDAUT, riant.

Ah! ah!... J'attendais le mot... Vous êtes, Vincent, du parti des rigoristes qui ont exorcisé la petite veuve.

VINCENT, allant à lui.

Est-ce que vous la défendriez, Monsieur?

BIDAUT.

Moi?... Je suis toujours en dehors de l'opinion publique... Quand je vois cette pauvre petite femme jugée, condamnée et exécutée par toute la ville, il me prend des démangeaisons de me faire son chevalier et son avocat. (Coup de sonnette.) Serait-ce elle déjà?.. Voyez donc, Vincent.

VINCENT.

Moi, Monsieur?

BIDAUT.

Ah! c'est juste... je ne veux pas vous mettre en face de ce démon en robe rose... (Riant.) Vous avez l'évanouissement trop tacite, mon pauvre Vincent.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME VANNEAU *.

VINCENT, vivement.

Ce n'est pas elle, Monsieur!

BIDAUT, se retournant.

Madame Vanneau! (Il se lève.)

MADAME VANNEAU, au fond.

Vous êtes libre, Monsieur?

BIDAUT, à Vincent.

Laissez-nous. (Allant à elle **.) Vous, Madame?.. vous ici, chez moi?

* Mad. V. V. B.
** Mad. V. B.

MADAME VANNEAU.

Vous semblez étonné de m'y voir.

BIDAUT, avec courtoisie.

Un peu étonné, je l'avoue... mais, surtout, très-confus et fort embarrassé de ma personne... car, avant que vous ne fassiez un pas de plus, je suis forcé de vous dire : Prenez garde, Madame!.. vous entrez dans la maison d'un ennemi!

MADAME VANNEAU, souriant.

Comment cela?

BIDAUT.

Mais d'un ennemi loyal, qui écrit à la porte de son domaine : « Il y a des piéges dans cet enclos! »

MADAME VANNEAU.

Vraiment?

BIDAUT.

Ceci dit et convenu, daignez vous asseoir, Madame. (Il lui présente le fauteuil.)

MADAME VANNEAU, souriant, en regardant le fauteuil.

Mais... après ce que vous venez de me dire... je ne sais trop si je dois...

BIDAUT, gaiement.

Ce fauteuil n'est nullement préparé.

MADAME VANNEAU, assise.

Comment! Monsieur, vous êtes, là, vraiment, mon ennemi?

BIDAUT, debout près d'elle.

J'en suis honteux!

MADAME VANNEAU.

Pourquoi donc?.. mais vous me faites beaucoup d'honneur... N'a pas d'ennemis qui veut... les personnes vulgaires et médiocres n'ont que des amis... et, pour encourir l'inimitié d'un homme tel que vous, il faut n'être pas sans mérite.

BIDAUT.

Ainsi, Madame, je vous ai flattée?

MADAME VANNEAU.

Infiniment... Mais, comme vous n'êtes pas homme à avoir une haine... platonique... je vous demanderai franchement... entre ennemis... ce que vous comptez faire?

BIDAUT.

Demandez-moi : ce que j'ai fait, Madame.

MADAME VANNEAU.

Ah ! déjà ?.. Eh bien !.. dites, ne vous gênez pas.

BIDAUT, s'asseyant près d'elle.

Ma foi, Madame, vous me mettez tout à fait à mon aise... Comme j'entends n'être pas confondu avec ces pieds plats qui sourient aux gens, pour aller ensuite s'embusquer avec une escopette et tirer sur eux... je vous avouerai qu'hier... pas plus tard... j'ai dit un peu de mal de vous, et beaucoup de mal de feu M. Vanneau.

MADAME VANNEAU, gaiement.

Je reçois là, Monsieur, une étrange confidence... Et, à quel propos, à qui, tout ce mal sur M. Vanneau et sur moi?

BIDAUT.

Vous vous en doutez un peu.

MADAME VANNEAU.

Ce serait fâcheux pour vous, qui n'auriez plus le mérite de la confession.

BIDAUT.

C'est trop juste... Eh bien! tout ce mal, je l'ai dit à M. Maurice Borel, et à propos de M. Borel.

MADAME VANNEAU.

Ah! c'est cela... Et quel intérêt aviez-vous à lui parler de la sorte?

BIDAUT.

Aucun .. Je fais de l'art pour l'art.

MADAME VANNEAU.

C'est très-beau... Maintenant que vous m'avez tout dit, j'ajoute : Je savais tout.

BIDAUT.

Vous en êtes bien capable.

MADAME VANNEAU.

Et je vous remercie du service que vous m'avez rendu.

BIDAUT.

Je vous ai rendu un service, Madame?.. Je vous demande pardon, je ne l'ai pas fait exprès.

MADAME VANNEAU.

Vous allez me comprendre... Il est un terrain délicat sur lequel une femme hésite à poser le pied... Il est de ces choses qu'elle ne sait pas dire... ainsi, par exemple, que l'homme dont elle porte le nom ne fut pas toujours digne d'elle... et surtout qu'elle a... aimé cet homme... C'est terrible à aborder, ces sortes d'aveux... et, sans vous, je serais demeurée dans une situation pleine de périls... Mais vous, Monsieur, animé d'une haine salutaire et bienfaisante, vous avez dit ces choses, et je n'ai plus eu qu'à les confirmer.

BIBAUT, vivement.

Vous!.. (S'inclinant.) Je suis battu.

MADAME VANNEAU, à part.

Il se taira, maintenant qu'il croit que j'ai parlé.

BIDAUT.

Mais je ne dépose pas les armes... Prenez acte, Madame, que je ferai tous mes efforts pour marier M. Maurice à une femme... qui ne sera pas précisément vous.

MADAME VANNEAU, éclatant.

Écoutez, Monsieur!... J'aime M. Maurice!... M. Maurice a eu de moi ce premier amour. . qui ne meurt entièrement qu'avec nous!

BIDAUT, entre ses dents.

Oui, oui, je sais... ce premier amour, que remplace avantageusement le second.

MADAME VANNEAU, avec mépris, en se levant.

Ah! je vous plains, Monsieur!... Vous n'avez jamais aimé.

BIDAUT.

Énormément, au contraire... et souvent.

MADAME VANNEAU.

Tant pis!

BIDAUT.

Pour moi?

MADAME VANNEAU.

Pour toutes celles dont vous parlez.

BIDAUT, se levant.

Bien obligé! (A part.) Elle est charmante!... Je les aime comme cela!

MADAME VANNEAU, recouvrant son sang-froid, et d'un ton dédaigneux.

Je suppose, Monsieur, que c'est *monsieur* Bidaut, homme du monde, et non *maître* Bidaut, notaire, qui m'a fait l'honneur de me recevoir avec tant de grâce, et de me dire toutes ces aménités?...

BIDAUT.

Naturellement.

MADAME VANNEAU.

C'est que, malgré le plaisir de converser avec monsieur Bidaut, je ne suis pas venue uniquement pour cela... J'ai affaire au notaire... Le notaire est-il aussi mon adversaire?

BIDAUT.

Nullement.

MADAME VANNEAU.

Vous avez acheté une charge... assez cher, dit-on?

BIDAUT.

On vous a trompée, Madame... Très-cher.

MADAME VANNEAU.

Il faut la payer.

BIDAUT.

Parbleu!

MADAME VANNEAU.

Pour cela, vous avez besoin de faire des affaires...

BIDAUT.

Beaucoup.

MADAME VANNEAU.

Les miennes, comme celles des autres.

BIDAUT.

Sans doute.

MADAME VANNEAU.

D'ailleurs, vous êtes officier ministériel assermenté... Vos panonceaux... Cela s'appelle des panonceaux, je crois?

BIDAUT.

Panonceaux, oui, Madame.

MADAME VANNEAU.

Vous obligent à rédiger des actes.

BIDAUT.

Le mieux et le plus possible.

MADAME VANNEAU, le regardant en face.

Eh bien! puisque j'en ai fini avec *monsieur* Bidaut, je prie et charge *maître* Bidaut de faire mon contrat de mariage avec M. le major Maurice Borel. (Elle le regarde fixement.)

BIDAUT, riant.

Tiens! c'est très-original ce que vous me dites là, Madame... (S'inclinant.) Je rédigerai votre contrat.

MADAME VANNEAU, riant aussi.

A la bonne heure.

BIDAUT.

Nous en serons quittes pour le déchirer.

MADAME VANNEAU.

Nous le déchirerons.

BIDAUT.

Causons contrat.

MADAME VANNEAU.

Causons contrat *. (Elle va prendre un rouleau qu'elle avait déposé en entrant et le met sur la table.) Je vous ai apporté tous les papiers nécessaires.

BIDAUT.

Je vois, Madame, que votre intention est de hâter ce mariage.

MADAME VANNEAU.

Hier encore, je n'en entrevoyais l'accomplissement que dans un avenir éloigné... Mais, depuis ce matin, une circonstance... qui n'intéresse que moi... me fait désirer une prompte solution. (Elle s'assied près du bureau.)

BIDAUT, à part.

Tiens! tiens! notre aide-major se serait-il refroidi? (S'asseyant en face de madame Vanneau.) Voyons cela... Votre acte de naissance... très-bien... Et ceci?... Ah! votre contrat de mariage... le premier... Ensuite?.. L'acte de société de la mai-

* B. mad. V.

son du Havre : Durand, Vanneau et Compagnie... (Cherchant parmi les papiers.) Eh bien, mais, je ne trouve pas...

MADAME VANNEAU.

Quoi?

BIDAUT.

La pièce essentielle.

MADAME VANNEAU.

La pièce essentielle?

BIDAUT.

Pour contracter mariage.

MADAME VANNEAU.

J'entends bien... Quelle pièce?

BIDAUT.

L'acte de décès de votre mari.

MADAME VANNEAU, tranquillement.

L'acte de décès de M. Vanneau?... Vous n'y songez pas, Monsieur.

BIDAUT.

Au contraire, j'y ai songé tout de suite.

MADAME VANNEAU.

Mais vous savez bien que je ne l'ai pas, et que je ne puis l'avoir... M. Vanneau a péri dans des circonstances telles...

BIDAUT.

Vous ne me comprenez pas, Madame... Je sais parfaitement qu'il n'y avait pas à bord du navire un bureau d'états civils, un maire et une écharpe... Aussi, je n'entends pas un acte régulier, sans doute, mais une pièce qui y supplée... un document résultant d'une enquête... un acte de notoriété enfin.

MADAME VANNEAU, d'une voix mal assurée.

Je n'ai pas cet acte.

BIDAUT.

Il faut l'avoir.

MADAME VANNEAU, inquiète.

Ce sera... difficile, n'est-ce pas?

BIDAUT.

Ce sera peut-être un peu long... mais, grâce aux relations

du gouvernement français dans tous les pays, nous parviendrons à constater le fait... si le fait est vrai, et si M. Vanneau est réellement mort.

MADAME VANNEAU, se levant tout à coup.

Vous en doutez donc!.. (Bidaut la regarde en face, sans rien répondre. Elle sent qu'elle s'est trahie, domine son trouble et reprend plus doucement :) Vous ne répondez pas, Monsieur?

BIDAUT.

Mon Dieu! Madame, je ne doute de rien, moi... Il y a de fortes présomptions...

MADAME VANNEAU.

Des certitudes!.. malheureusement!

BIDAUT.

Des certitudes, je le veux bien... en tant que Bidaut, homme du monde... mais à Bidaut, notaire, il faut des pièces... (Souriant.) Mes panonceaux l'exigent.

MADAME VANNEAU.

Mais il y a deux ans!... deux ans, Monsieur!

BIDAUT.

Oui, oui, parbleu! en mai 1835... Je me souviens bien d'avoir lu dans les journaux de cette époque le récit de l'événement... Votre mari commandait le paquebot... *l'Orient*, n'est-ce pas?... Oui, *l'Orient*... Il amenait des Indes à la Martinique ou à la Guadeloupe deux ou trois cents travailleurs... Une révolte éclate à bord, en vue de l'île Bourbon. les Indiens massacrent l'équipage, le feu prend au navire... un seul homme, un matelot, échappe au carnage, gagne la terre et raconte ce qui s'est passé.

MADAME VANNEAU.

Mais cet homme a vu sombrer le navire incendié!... et personne n'a été recueilli!... personne n'a reparu!... personne!

BIDAUT, se levant et se penchant vers elle.

Aussi, Madame, vous dis-je que nous établirons très-probablement le décès qui nous est nécessaire... Vous pensez bien que ces sortes de situations ne peuvent se prolonger indéfiniment... Vous n'êtes pas la seule femme... (Parlant, tout en

cherchant dans le casier placé derrière lui une pièce, qu'il pose ensuite sur le bureau.) Eh! tenez, sans aller chercher bien loin, nous avons dans notre ville...

MADAME VANNEAU, vivement.

Qui donc?

BIDAUT.

La petite madame Rey...

MADAME VANNEAU, avec intérêt.

Eh bien?

BIDAUT.

Dont le mari est mort dans des circonstances qui n'ont permis aucune constatation légale.

MADAME VANNEAU.

En êtes-vous bien sûr?

BIDAUT.

Maître Bergerin, mon prédécesseur, était le notaire de la famille à cette époque... il vous le dira.

MADAME VANNEAU.

Alors, qu'a-t-elle fait?

BIDAUT.

Je ne sais.

MADAME VANNEAU.

Elle a dû faire quelque chose!... on ne reste pas livré à un doute aussi horrible!... n'est-il pas vrai, Monsieur?... Car, enfin, elle ne peut pas, plus que moi..

BIDAUT.

Se remarier?... non... la pauvre femme!

MADAME VANNEAU, se disposant à sortir.

Je veux voir madame Rey... Je ne la connais pas... mais qu'importe?... je la verrai, il le faut.., je sais où elle demeure. (On sonne.)

BIDAUT, tirant sa montre.

Vous n'avez pas à vous déranger, Madame... il est trois heures un quart, c'est elle qui sonne.

MADAME VANNEAU.

Vous l'attendiez?

BIDAUT.

Veuillez vous asseoir... Je ne vous demande que le temps de faire signer cet acte. (Il lui présente le fauteuil placé près de la cheminée. Madame Vanneau s'y assied, tournant ainsi le dos aux autres personnages.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEANNE REY, LAURENCE*.

JEANNE.

Je n'ai pas voulu vous donner la peine de passer chez moi, Monsieur, et je viens signer la procuration qui m'a été demandée.

BIDAUT.

La voici, Madame**. (Il lui offre la chaise qu'il occupait et lui présente une plume. Elle signe rapidement et lui remet l'acte.)

JEANNE.

Est-ce bien, Monsieur?

BIDAUT, lisant.

« Jeanne Duplessis... » Pardon... veuillez ajouter : veuve Rey. (Jeanne tressaille et la plume lui échappe. Bidaut, qui a surpris son trouble, ramasse la plume et la lui rend. — A part, pendant qu'elle écrit.) Toute la ville dira ce qu'elle voudra... je dis, moi, que Jeanne qui pleure... c'est celle-ci!

JEANNE, se levant.

C'est tout, Monsieur?

BIDAUT.

Pour le compte du notaire, oui, Madame... mais...

MADAME VANNEAU, se levant et saluant.

Monsieur Bidaut vient de me dire, Madame, que vous voudriez bien m'accorder un moment d'entretien.

BIDAUT, la présentant.

Madame Vanneau.

* L. J. B. mad. V.
** J. L. B. mad. V.

JEANNE *.

Moi, Madame ?... Mais je ne suis pas seule, et ma sœur...

BIDAUT.

Si Mademoiselle veut bien passer dans ma bibliothèque... (Laurence consulte Jeanne du regard.)

JEANNE.

Va, Laurence.

BIDAUT, à Laurence.

Mais je vous préviens que ce n'est pas d'une gaieté folle, la bibliothèque d'un notaire... Cujas, Domat et Pothier, voilà ce que j'ai de plus réjouissant à vous offrir. (Il sort avec elle, à gauche.)

SCÈNE V.

JEANNE, MADAME VANNEAU.

MADAME VANNEAU.

Madame, l'objet de cet entretien, si important pour moi, ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous-même. (Après l'avoir invitée à s'asseoir, s'asseyant aussi.) L'époux que je pleure, Madame, a péri dans des circonstances telles, que sa mort n'a pu être constatée régulièrement... Un doute... auquel je ne puis m'arrêter, hélas !... vient de s'élever dans l'esprit d'un homme sérieux, de M. Bidaut, et c'est à ce sujet que je prends la liberté de vous consulter.

JEANNE, étonnée.

Moi, Madame ?... en quoi puis-je vous être utile ?

MADAME VANNEAU.

D'après ce que m'a dit M. Bidaut, une douloureuse analogie rapprocherait nos situations... S'il ne m'a pas trompée, aucun acte authentique n'aurait jusqu'à présent confirmé... votre malheur... Cela est-il vrai, Madame ?

JEANNE, troublée.

Cela est vrai !... Mais que voulez-vous dire ?

* B. L. J. mad. V.

MADAME VANNEAU.

J'ai pensé que, pour vous comme pour moi, un doute, si peu fondé qu'il fût, était un supplice intolérable...

JEANNE, l'interrompant.

Un doute!... Vous avez dit?... (Comme éclairée tout à coup.) Ah! vous valez mieux que moi!

MADAME VANNEAU, étonnée.

Madame...

JEANNE.

Un jour on m'a écrit : «Votre mari n'est plus!... » et je n'en ai pas demandé davantage, j'ai courbé la tête sous l'arrêt qui me frappait... Est-ce que je n'aurais pas dû m'écrier : « Ce n'est pas vrai! je ne vous crois pas! la preuve de sa mort, je la veux, il me la faut!... » Ah! Madame, vous venez de me révéler mon devoir!...

MADAME VANNEAU, à part, l'observant.

Que veut-elle dire?

JEANNE.

Je ne sais quelles espérances on a pu vous donner... puissiez-vous y croire, et puissent-elles se réaliser!... Moi, je n'espère plus rien... (Comme à elle-même.) Et cependant, Maurice, blessé, mourant, séparé de son ami, avant que... (Effrayée de sa pensée.) O mon Dieu! ne permettez pas que cette pensée s'empare de moi!... Non, non, pas d'espoir insensé, c'est fini, c'est bien fini!... De tout ce que j'aimais, il ne me reste qu'une tombe... une tombe inconnue, abandonnée... dans un coin de terre... sans une fleur, sans une larme!... (Se levant.) Mais j'irai la chercher au loin!... j'irai redemander à cette terre... tout ce qu'elle peut me rendre!... C'est bien résolu, Madame, je partirai dès demain!... je... (S'arrêtant, interdite, en remarquant le regard froid et interrogateur de madame Vanneau fixé sur elle) Est-ce que je ne vous ai pas comprise?

MADAME VANNEAU, comme par concession.

Si fait, Madame... (A part.) Est-ce une comédie que cela?... (Continuant.) Et je comprends moi-même les élans de votre cœur... Mais il est des nécessités de position... auxquelles il faut bien qu'une femme se soumette.... Je n'ai pas de fa-

mille... Une veuve de vingt-sept ans, seule, isolée, est exposée à bien des calomnies... Je me sens impuissante à lutter plus longtemps, sans secours et sans appui... et je vais me remarier... (Jeanne, à ces mots, recule instinctivement sa chaise, et regarde madame Vanneau avec stupéfaction.) J'épouse M. Maurice Borel.

JEANNE, se levant tout à coup.

Maurice ?... Maurice ?... C'est impossible !

MADAME VANNEAU.

Pourquoi donc ?

JEANNE.

M. Maurice n'est pas libre !

MADAME VANNEAU, vivement.

Qui a dit cela?

JEANNE.

Il n'est pas libre, Madame! (A part.) Je devine enfin ce qu'il n'a pas osé nous dire !

MADAME VANNEAU, se levant et s'approchant de Jeanne.

M. Maurice est allé chez vous hier !

JEANNE.

Madame...

MADAME VANNEAU.

J'étais là, à deux pas de votre maison... je l'en ai vu sortir... Ne niez pas !

JEANNE.

Eh bien?

MADAME VANNEAU.

Il était pâle, bouleversé, et, m'apercevant, il essaya en vain de cacher son trouble !... (Éclatant.) Ah ! la femme qui veut me ravir mon amant, mon mari, je la connais donc enfin !

JEANNE, tremblante d'indignation.

Vous ne vous apercevez pas que vous m'insultez, Madame !... Vous avez dit !...

MADAME VANNEAU.

Oui !

JEANNE.

Qu'un homme mettra sa main dans cette main qui fut unie à celle du colonel Rey !... qu'un homme viendra s'as-

seoir au foyer de l'époux qui n'est plus !.. que je donnerai une seconde fois ce cœur, que la mort ne m'a pas rendu !... Ah ! de tous les outrages qui m'étaient réservés, celui-là est le plus sanglant !.. Allez, Madame, allez; dans la voie où vous vous engagez, vous ne rencontrerez pas la veuve du colonel Rey !... Plus un mot, nous ne pourrions pas nous comprendre... Gardez votre masque, qui cachait un nouvel amour : je garde le mien, qui cache une douleur éternelle ! (Laurence paraît.)

MADAME VANNEAU.

Mais alors, Madame, qu'allait faire chez vous M. Maurice Borel ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LAURENCE*.

LAURENCE.

Ce qu'il y venait faire, Madame ?... Il venait reprendre une parole imprudemment donnée à son frère d'armes mourant .. Il venait briser mon cœur... et de cette maison, Madame, il est sorti libre.

MADAME VANNEAU, s'inclinant.

Assez, Mademoiselle, assez !.. Vous venez de commencer une explication, dont M. Maurice Borel me doit le dernier mot... (S'approchant de Jeanne, et à demi-voix **.) Madame, je vous demande pardon... (Passant devant Laurence.) Mademoiselle, je vous salue.

SCÈNE VII.

JEANNE, LAURENCE.

LAURENCE, ne contenant plus ses sanglots.

Ah ! ma sœur !...

* J. L. mad. V.
** J. mad. V. L.

JEANNE, *la serrant dans ses bras.*

Laurence !...

LAURENCE.

Voilà donc le secret qu'il n'a pas osé nous dire!... Il aime cette femme !... il l'épouse !...

JEANNE.

Et toi?

LAURENCE.

Je l'aimais... Je m'en suis cachée, tant que j'ai espéré; et maintenant, il me semble tout simple de le dire... Oui, je l'aimais !.. Aussi, quand j'ai deviné dans quel but ma mère t'avait contrainte à me mener dans le monde, au bal, je me disais : « A quoi bon?... j'attends quelqu'un... Mon frère reviendra bientôt, et il ne reviendra pas seul !.. » Hélas ! mon frère n'est pas revenu, et monsieur Maurice revient pour une autre!... Nous sommes veuves toutes deux, Jeanne : toi, par la mort, et moi, par l'abandon... Mais nous, du moins, nous ne nous séparerons jamais, n'est-ce pas, sœur?.. Tu me resteras, toi ?

JEANNE.

Et si, moi-même, j'étais forcée de t'abandonner?...

LAURENCE.

Que dis-tu ?

JEANNE.

Si je partais?...

LAURENCE.

Partir !. . où veux-tu aller ?

JEANNE.

Où puis-je donc aller, si ce n'est là d'où Georges n'est pas revenu ?

LAURENCE.

Ah ! mon Dieu !... j'ai peur de te comprendre !... Jeanne, ma sœur, ne te livre pas à cette idée, à cet espoir !

JEANNE.

Quel espoir?... Oh ! va, je ne suis pas folle... Mais je veux, je dois partir !

LAURENCE.

Et notre mère ?

JEANNE.

Tu lui resteras.

LAURENCE.

Mais je ne saurai pas la tromper !... je me trahirai !... elle saura tout !

JEANNE, s'approchant de la porte et appelant.

Monsieur !... monsieur Bidaut !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BIDAUT *.

JEANNE.

Monsieur, je veux réaliser une partie de mes biens, et, pour cela, votre avis et votre assistance me sont nécessaires... Serez-vous assez bon pour passer demain chez moi ?

BIDAUT.

A quelle heure ?

JEANNE.

Je me tiendrai à vos ordres. (Elle salue et sort avec Laurence.)

SCÈNE IX.

BIDAUT, puis VINCENT.

BIDAUT, seul, la suivant des yeux.

Eh ! eh ! elle s'anime aussi, la petite dame !.. Tout le monde s'anime !... (Récapitulant.) Hier, M. Maurice, bouillant de colère; ce matin, la veuve Vanneau mourant de peur, à l'idée de voir apparaître le spectre de... Vanneau... tout à l'heure, la jeune fille sortant tout effarée de ma bibliothèque, et maintenant madame Rey !... (Riant.) Il ne manquerait plus que je me misse de la partie !... Non pas, diable !.. Maître Bergerin, mon prédécesseur, m'a fait la leçon : « Bidaut, mon ami, laissez rire, pleurer, crier autour de vous... Pas de trouble,

* B. J. L.

pas d'attendrissement, jamais d'émotion, mon bon ami!... Mettez votre cœur sous un dossier, dans un carton, et rédigez tranquillement vos actes. — Manuel du parfait Notaire, chapitre Ier. »

VINCENT, en dehors, d'une voix haletante.

Monsieur!... Mon... Mon... Monsieur!...

BIBAUT, vivement.

Hein?

VINCENT, entre en se traînant, pâle, défait, bouleversé et s'appuyant sur tous les meubles *.

Ah! Monsieur!...

BIDAUT.

Bon Dieu!.. Qu'y a-t-il?

VINCENT, tombant sur une chaise.

Vivant!.. vivant, Monsieur!...

BIDAUT.

Vivant?

VINCENT.

Je viens... de le voir... face à face!...

BIDAUT.

De voir, qui?.. qui donc?

VINCENT, se levant avec effort, une lettre à la main.

Il m'a donné... pour vous...

BIDAUT **.

Une lettre?.. mais qui?.. (Voyant chanceler Vincent.) Ah ciel!.. il pâlit!.. (Vincent, épuisé par l'émotion, tombe évanoui sur le fauteuil, et la lettre qu'il tenait lui échappe de la main. — Bidaut sonne avec force.) Quelqu'un!.. du secours!.. (Courant à la porte.) Messieurs, venez donc!..

SCÈNE X.

LES MÊMES, TOUS LES CLECS.

BIDAUT.

Vite!.. de l'air!.. un verre d'eau!.. (Le petit clerc et le troisième clerc sortent en courant, pendant que le deuxième donne des soins à Vincent.)

* V. B.
** B. V.

Qu'est-ce qui lui est donc arrivé?.. Ah! cette lettre... (Le regardant avec une pitié dédaigneuse.) Un homme, qui a vieilli dans... (s'adressant à Vincent évanoui.) Jamais d'émotion, jamais d'attendrissement, mon bon ami! (Le troisième clerc accourt, portant un verre d'eau, qu'on présente aux lèvres de Vincent.— Lisant la suscription de la lettre.) « A Monsieur Bidaut, notaire... » (Ouvrant la lettre.) « Monsieur, j'ai recours à vous, pour annoncer à ma femme... » Et la signature?.. (Poussant un grand cri.) Ah!.. (Il tombe sur une chaise, en arrachant sa cravate. — Le petit clerc acourt à son tour, portant un second verre d'eau.) Donnez!.. donnez!.. Ah! j'en ai autant besoin que lui!..

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Chez Jeanne Rey. — Même salon qu'au deuxième acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, LAURENCE, assises sur le canapé.

JEANNE, qui tenait la main de Laurence, prenant une résolution subite et voulant se lever.

Allons!..

LAURENCE, la retenant.

Jeanne!..

JEANNE.

Ne cherche pas à m'enlever une résolution que je ne retrouverais peut-être pas... Voyons, que me disais-tu tout à l'heure, chez M. Bidaut?... que, quand je serai partie, quand tu seras seule, tu ne sauras pas la tromper comme moi?

LAURENCE.

Je tâcherai.

JEANNE.

Tu ne trouves donc pas, ma pauvre sœur, que voilà assez de contrainte et de mensonges?

LAURENCE.

Ces mensonges font vivre ma mère.

JEANNE.

Mais cela peut-il durer?.. N'est-il pas surprenant déjà que cela ait duré si longtemps!.. Que de soins et de précautions, depuis dix-huit mois, pour isoler notre mère et empêcher la vérité d'arriver jusqu'à elle!.. Cette maison, fermée à tout le monde, sauf à quelques amis prévenus... Nos domestiques, sans cesse avertis, surveillés... Nous-mêmes, vivant dans une continuelle anxiété, tressaillant à chaque pas qui annonçait

un nouveau venu, à chaque parole qui allait peut-être nous trahir... et c'est ce qui arrivera, vois-tu !.. La vérité, qu'on ne comprime pas toujours, la vérité éclatera malgré nous, dans un mot, un cri, une larme, qu'on n'aura pas su retenir... et frappera tout à coup la malheureuse mère, sans ménagements, sans préparations... et la tuera !

LAURENCE.

Eh bien, je ne te combattrai plus... mais je veux que tu réfléchisses encore... Promets-moi d'attendre... un jour...un jour seulement... de ne parler que demain.

JEANNE.

Soit ! (Meunier entre à gauche.) Qu'est-ce, Meunier?

MEUNIER, à Jeanne.

Madame s'est informée si vous étiez rentrée, et elle désire vous voir.

LAURENCE, vivement.

Moi, n'est-ce pas?

MEUNIER.

Non... Madame.

JEANNE.

J'y vais. (Meunier sort au fond.)

LAURENCE, bas, avec inquiétude.

Jeanne ! que vas-tu faire?

JEANNE.

Ma mère m'appelle.

LAURENCE.

Jeanne ! je t'en supplie !.. attends... Demain, n'est-ce pas?

JEANNE.

Oui, demain. (A elle-même, et comme répondant à une résolution secrète.) Du courage ! (Elle sort à gauche.)

SCÈNE II.

LAURENCE, puis BIDAUT et MAURICE.

LAURENCE, inquiète.

Me tromperait-elle?.. C'est mal à moi, mais je doute... j'ai peur. (Elle s'approche de la porte de madame Rey et prête l'oreille. — Bidaut et Maurice paraissent au fond.)

MAURICE *.

Ah! Monsieur!.. quelle joie!.. quel...

BIDAUT, apercevant Laurence.

Plus bas!.. voyez!..

MAURICE.

Laurence!

BIDAUT, bas.

Laissez-nous.

MAURICE, se retirant.

Vous avez raison, je n'ai pas le droit de reparaître...

BIDAUT, le retenant **.

Entrez là, dans ce petit salon.

MAURICE.

Et je vous y attendrai?

BIDAUT.

Oui, allez... Chut! pas de bruit! (Maurice sort à droite et Bidaut ferme la porte.)

LAURENCE, se retournant au bruit qu'a fait la porte.

Ah!

SCÈNE III.

BIDAUT, LAURENCE ***.

BIDAUT.

C'est moi, Mademoiselle... (Avec mystère.) Nous sommes seuls?

LAURENCE, étonnée.

Seuls?.. Oui, Monsieur.

* L. M. B.
** L. B. M.
*** L. B.

BIDAUT, du même ton mystérieux.

Madame Rey, votre belle-sœur?..

LAURENCE.

Elle est auprès de ma mère.

BIDAUT, déposant son chapeau sur le piano.

Bien.

LAURENCE, s'avançant.

Mais qu'avez-vous, Monsieur?.. Votre visage est troublé, votre voix même... Vous semblez ému.

BIDAUT.

Je le suis, Mademoiselle... C'est honteux pour un notaire... mais je suis nouveau dans la partie... quand je serai un vieux tabellion comme maître Bergerin, cela n'arrivera plus.

LAURENCE.

Ému !... et pourquoi?

BIDAUT.

Il y a de quoi l'être, allez !

LAURENCE, vivement.

Un grand malheur, peut-être !

BIDAUT.

Fi donc !... un grand bonheur!

LAURENCE.

Pour vous, Monsieur ?

BIDAUT.

Pour tout le monde, Mademoiselle... et je vous demande la permission de commencer par vous.

LAURENCE, le regardant avec inquiétude.

Ah ! mon Dieu !... vous parlez d'un grand bonheur... et cependant...

BIDAUT, avec bonté.

Vous êtes bien jeune, Mademoiselle, et vous ne pouvez avoir ce courage que l'on puise dans les combats de la vie. (Lui prenant les mains.) Il faut cependant rassembler aujourd'hui toute votre énergie, il faut vous faire forte et brave, pour entendre ce que j'ai à vous dire.

LAURENCE.

Mais vous m'effrayez, Monsieur !

BIDAUT.

Déjà!... vous voyez!... Asseyez-vous là... Qui sait?... c'est toujours une précaution et une garantie.

LAURENCE, *assise à gauche.*

Vous me faites mourir!

BIDAUT, *allant prendre une chaise pour lui-même.*

Ce ne serait pas le moment, je vous le jure!

LAURENCE.

Parlez alors... parlez!

BIDAUT, *comme un homme préoccupé de ce qu'il va dire, et maîtrisant sa propre émotion.*

Mademoiselle... à l'époque où le colonel Rey, votre frère, se faisait tuer glorieusement dans une gorge de l'Atlas, un autre homme périssait, glorieusement ou non, sur un navire incendié... c'était M. Vanneau... Eh bien, Mademoiselle... C'est ici qu'il faut être maîtresse de vos émotions... Eh bien, Mademoiselle... l'un de ces deux hommes n'est pas mort!

LAURENCE, *effarée.*

Vous avez dit!...

BIDAUT, *vivement.*

Je le sais, j'en suis sûr... mais lequel?... je l'ignore!

LAURENCE, *haletante.*

Ah! Monsieur!..

BIDAUT.

Du calme, je vous en supplie!... et daignez m'écouter... Vous aimez... (*S'interrompant.*) Pardonnez, Mademoiselle, je touche à un sujet bien délicat... pardonnez-le, sinon à mes façons, qui ne sont pas suffisamment solennelles, du moins à ma profession, à mon ministère, et surtout à la sympathie que vous m'inspirez... Vous aimez M. Maurice, et il vous aime aussi... Oh! je vous le certifie!... et cependant il épouse une autre que vous... ces choses-là arrivent fréquemment dans nos études... Mais, si je vous disais... (*Vivement.*) Je n'en sais rien, je suppose... Si je vous disais : « Il ne l'épousera pas, ce mariage est impossible?... car madame Vanneau n'est pas libre, car M. Vanneau n'est pas mort?

LAURENCE, tristement.

Ah!... (Baissant la tête, comme sous le coup d'une douloureuse déception.) C'est M. Vanneau?

BIDAUT, l'observant.

Eh bien !.. si c'était lui?... ne seriez-vous pas heureuse?

LAURENCE.

Ah! Monsieur, vous m'aviez fait entrevoir un si grand bonheur !... J'ai cru que vous me rendiez mon frère!

BIDAUT.

Mais, si c'était M. Maurice qui vous fût rendu?... vous l'aimez?...

LAURENCE.

Mes sentiments, mes espérances passées, je ne songe pas à m'en défendre... Si M. Maurice était venu m'offrir un cœur libre, ou affranchi volontairement d'engagements que j'ignore, j'eusse été fière d'accepter cette main loyale... Mais que l'on m'aime, parce qu'il n'est plus permis d'aimer une autre que moi; que l'on m'épouse, parce que l'on ne peut plus épouser madame Vanneau!... une pareille transaction serait indigne de moi, indigne de M. Maurice... et je le tiens en trop haute estime, pour croire qu'il y ait songé un instant... Vous l'aurez mal compris, Monsieur... mais vous me comprenez, j'en suis sûre, et vous ne me direz pas un mot de plus sur ce sujet. (Elle se lève *.)

BIDAUT, se levant aussi, et avec éclat.

Très-bien, Mademoiselle, très-bien !... Vous êtes une noble jeune fille !... et il y a là quelqu'un qui vous approuvera comme moi... Venez, monsieur Maurice!..

LAURENCE.

Maurice !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAURICE **.

BIDAUT.

Venez m'aider à achever ma tâche!.. (Cessant de se contraindre.) Mademoiselle! je vous ai trompée... j'ai voulu, par une pre-

* B. L.
** M. B. L.

mière épreuve, épuiser vos émotions et vous préparer à la vérité!.. Laissons là madame Vanneau, qui est toujours veuve, toujours libre!..

LAURENCE, le regardant fixement.

Mais vous aviez dit... que vous ignoriez... (Bidaut secoue la tête.) lequel...

BIDAUT.

Non.

LAURENCE.

Mais, alors!.. (Bidaut veut répondre, les paroles lui manquent : Laurence jetant un cri.) Mon frère!

BIDAUT, courant à la porte de madame Rey.

Plus bas! plus bas!.. (Revenant et lui présentant une lettre *.) Voyez-vous cette écriture?

LAURENCE.

Oui, oui!..

BIDAUT *.

Cette signature?

LAURENCE.

La sienne!

BIDAUT.

Cette date?

LAURENCE, avec un cri de joie.

Hier!

BIDAUT.

Lisez, maintenant!

LAURENCE, qui a saisi la lettre et essayé de lire.

Je ne peux pas! je ne peux pas!.. je ne vois rien!

BIDAUT, reprenant la lettre et essuyant une larme.

Je ne verrai pas non plus, mais je la sais par cœur : « Laissé pour mort, emporté par les ennemis, quand il revint à la vie, il était au milieu d'une tribu de Kabyles... »

MAURICE, poursuivant.

« Surveillé, gardé à vue pendant dix-huit mois, privé de tous

* M. L B.

moyens de communication ou de fuite, une nouvelle expédition pouvait seule le délivrer... »

LAURENCE.

Eh bien?

MAURICE.

Elle a eu lieu!.. il est libre!

LAURENCE.

Il revient?

BIDAUT.

Il est revenu!

LAURENCE.

Vous l'avez vu?

BIDAUT.

Nous le quittons!

LAURENCE, *se jetant à son cou, avec abandon.*

Ah! Monsieur! comment vous remercier?..

BIDAUT, *gaiement* *.

Si vous y tenez beaucoup, remerciez-moi pour autre chose, et vous aussi, monsieur Maurice.

MAURICE.

Que voulez-vous dire?

BIDAUT, *s'essuyant le front.*

Ah! j'ai fait dans ma journée bien des courses et bien des mensonges, allez!.. (*Parlant très-vite et retenant Laurence qui l'écoute à peine.*) Savez-vous d'où je sortais en venant ici?.. de chez madame Vanneau!.. Savez-vous ce que j'allais y faire?.. C'était hardi, donc cela devait réussir... Vincent, en perdant connaissance, n'avait prononcé aucun nom... L'homme qu'il avait vu pouvait donc être aussi bien Vanneau que Rey... Ce fut Vanneau pour elle!.. « Votre mari est vivant, Madame!.. il est de retour!.. je l'ai vu!.. » A ces mots, le masque est tombé... Le vieillard vénérable que l'on pleurait est redevenu l'époux indigne que l'on déteste... (*A Maurice.*) Et la preuve, si vous la voulez, c'est la demande en séparation, qu'elle avait présentée au tribunal du Havre, et qu'elle a exhumée d'un se-

* M. B. L.

crétaire.... Ah! c'est une ennemie à perpétuité que je viens de me donner!.. mais je gagne à cela deux amis... c'est une bonne affaire.

LAURENCE.

Oh! oui, deux amis!

BIDAUD, lui prenant les mains.

Maurice m'a tout dit, je sais ce qui se passe depuis dix-huit mois dans cette maison!.. Je sais que j'avais raison de défendre celle que toute une ville insultait bêtement!.. Je sais, Mademoiselle, par quel mensonge héroïque vous et votre sœur avez trompé...

LAURENCE, avec un cri d'effroi et s'élançant vers la porte de madame Rey.

Ah! mon Dieu!

MAURICE.

Vous pâlissez!

LAURENCE *.

Je l'avais oublié!.. Jeanne est allée près de notre mère!..

BIDAUT.

Eh bien?

LAURENCE, dans le plus grand trouble.

Elle veut partir, Monsieur, et, avant de nous quitter, elle a résolu de tout dire à ma mère!.. Je l'ai suppliée d'attendre... mais, si elle m'a trompée?.. Peut-être en ce moment même elle parle, elle lui dit que mon frère est mort!..

BIDAUT, vivement.

Il faut l'empêcher!.. il faut courir!.. (Madame Rey paraît à la porte.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME REY.

MADAME REY, pâle, tremblante, et d'une voix saccadée **.

Jeanne! Jeanne!... où donc es-tu?... Elle m'a quittée!..

LAURENCE, allant à elle.

Qu'as-tu donc, maman?

* M. L. B.
** Mad. R. L. (B. et M. au fond.)

MADAME REY, lui saisissant le bras.

Laurence !.. qu'est-ce qui est arrivé ?.. je veux tout savoir !

BIDAUT, bas, à Maurice.

Elle ne sait rien !

LAURENCE.

Mais quoi, mère ?

MADAME REY.

Qu'est-ce que Jeanne avait à m'apprendre ?... Elle entre dans ma chambre... Je l'appelle pour l'embrasser... je sens qu'elle s'est agenouillée et me baise les mains... Inquiète, je l'interroge, et, pour toute réponse... des sanglots étouffés. — « Jeanne, je t'entends pleurer !... qu'est-ce qu'il y a donc ?.. » Et, faisant effort pour parler, elle me dit... de ces demi-mots effrayants par lesquels on nous prépare aux grands malheurs !.. Je veux qu'elle s'explique, je supplie, j'ordonne... elle s'arrache de mes bras et s'enfuit !... (Avec force.) Laurence, si mon fils est mort, il ne faut pas me le cacher !

LAURENCE.

Oh !

MAURICE.

Que dites-vous ?

BIDAUT.

Non, Madame !

MADAME REY, tressaillant *.

Je ne connais pas cette voix !... Qui a parlé ?

MAURICE.

C'est M. Bidaut... le notaire.

BIDAUT.

Bidaut, successeur de...

MADAME REY.

Le notaire !.. Vous ici, Monsieur, dans cette maison où vous n'êtes pas venu depuis deux ans ?... Ah ! c'est vous qui avez apporté la terrible nouvelle !

BIDAUT, gaiement.

Une mauvaise nouvelle, moi, Madame ?... Allons donc ! je ne m'en charge jamais.

* B. mad. R. L. M.

MADAME REY.

Alors, Monsieur...

BIDAUT.

J'apporte, en effet, quelque chose qui vous intéresse... J'apporte... une lettre de votre fils.

MADAME REY.

Une... une lettre... de... mon fils ?... adressée à ?...

BIDAUT.

A moi, Madame.

MADAME REY.

Vous ne me trompez pas ?

BIDAUT.

Un notaire !... Tout ce que je dis est authentique.

LAURENCE.

Tiens, maman, tiens !... tu ne peux pas la voir, mais tu peux la toucher... est-ce que ton cœur ne te dit pas...

MADAME REY, promenant ses doigts sur la lettre.

Oui... oui... Mais Jeanne, qu'avait-elle donc ?

LAURENCE.

Des inquiétudes déraisonnables, qui tombent devant cette lettre.

MADAME REY.

Et toi ?

LAURENCE.

Est-ce que je pleure, moi ?... je suis heureuse, je ris... et monsieur Maurice, et monsieur Bidaut aussi.

BIDAUT.

Je ris aussi, Madame... autant qu'un notaire le peut.

LAURENCE, l'entourant de ses bras et la forçant de s'asseoir sur le canapé *.

Voyons, reprends ton calme, oublie toutes ces vilaines idées...

MADAME REY.

Oui... et, pour me guérir tout à fait, lis-moi bien vite... (Avec joie.) une lettre de mon fils !

LAURENCE, à part.

Et ce n'est pas un mensonge cette fois ! (Pendant que Bidaut,

* L. mad. R. (B. et M. derrière le canapé.)

debout derrière le canapé, indique à Laurence le passage qu'il faut lire, Jeanne parait au fond et s'arrête en les voyant.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, s'arrêtant à la porte.

Elle n'est pas seule !

MADAME REY, à Laurence.

Eh bien ?

JEANNE, regardant de loin *.

Que fait donc Laurence?

LAURENCE.

Écoute bien, maman!

JEANNE.

Une lettre !... (Tristement.) Elle aussi !... Toujours, toujours mentir ! (Elle s'appuie sur le dossier du fauteuil, indifférente à ce qui se passe.)

MADAME REY.

Il écrit de ?...

LAURENCE.

Tu vas voir. (Lisant.) « C'est le 15 juin que la colonne expéditionnaire, attaquant la tribu, a vengé mon brave 32e et m'a délivré... »

MADAME REY, vivement.

Délivré !... il était donc prisonnier ?... on ne me l'avait pas dit ! (Jeanne relève la tête et paraît écouter avec surprise.)

LAURENCE.

Puisqu'il est libre !.. puisqu'il...

BIDAUT.

Continuez, Mademoiselle.

* J. L. mad. R.

LAURENCE, lisant.

« Le 24, jour de la fête de Jeanne, je m'embarquais à Alger... (Jeanne fait un pas, et son étonnement semble redoubler.)

LAURENCE.

« J'allais enfin la revoir!.. et ma mère!.. et Laurence!.. »

MADAME REY.

Bon fils! (Jeanne s'avance toujours vers le groupe, et la fixité de son regard exprime une attention avide.)

LAURENCE.

« Me reconnaîtra-t-on?.. Dites-leur d'avance, Monsieur, que la souffrance a blanchi un peu mes cheveux et creusé quelques rides à mon front... Tout est changé en moi, jusqu'à mes épaulettes, auxquelles on a ajouté deux étoiles... »

MADAME REY.

Général!.. Je vous le disais bien!

LAURENCE, continuant.

« Annoncez tout cela, Monsieur : car je veux être reconnu tout de suite, quand j'embrasserai ces êtres si chers... demain... »

MADAME REY.

Demain! (Jeanne, ne se contenant plus, s'élance vers eux, saisit la lettre, y jette les yeux... sa joie éclate en cris inarticulés, et elle tombe à genoux, en fermant les yeux.)

BIDAUT, la soutenant.

Madame!

LAURENCE.

Ma sœur!

MADAME REY.

Jeanne était là!

JEANNE, r'ouvrant les yeux, regardant autour d'elle et courant se jeter dans les bras de madame Rey.

Mère!.. mère!.. Georges n'est pas mort!

MADAME REY, se levant tout à coup.

Tu le croyais donc?